

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

BOUDIN

Des races humaines, considérées au point de vue de l'acclimatement et de la mortalité dans les divers climats

Journal de la société statistique de Paris, tome 1 (1860), p. 29-57

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1860__1__29_0

© Société de statistique de Paris, 1860, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS.



PREMIÈRE PARTIE. — TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

I.

Des races humaines, considérées au point de vue de l'acclimatement et de la mortalité dans les divers climats, par M. BOUDIN.

*Non excogitandum neque fingendum, sed inveniendum
quod natura faciat aut ferat. (BACON.)*

I. INTRODUCTION.

L'homme est-il cosmopolite, comme on l'a cru jusqu'ici, où bien est-il lié, pour la conservation de son existence et la propagation de sa race, à certaines contrées plus ou moins semblables au pays de sa provenance? En d'autres termes, l'homme peut-il s'acclimater sur tous les points du globe, ou son acclimatement est-il circonscrit, limité, subordonné à certaines conditions de climat, de localité, de milieu? Le problème est certainement un des plus importants de la science anthropologique, car il domine la grande question de la colonisation, celle du recrutement des hommes destinés à des expéditions lointaines, enfin celle de la fixation de la durée réglementaire du séjour des troupes la plus appropriée à la conservation de leur santé dans certaines stations, et du maintien d'un effectif en rapport avec les besoins de la guerre.

On reste stupéfait en voyant avec quelle légèreté cette grande question de l'acclimatement a été traitée jusqu'ici. « Une ferme résolution, dit Malte-Brun, de ne point se laisser vaincre par une maladie est, de l'avis de tous les médecins, un des remèdes les plus efficaces pour se roidir contre l'influence d'un climat nouveau. Notre corps n'attend que les ordres de l'intelligence... Sous chaque climat, les nerfs, les muscles, les vaisseaux, en se relâchant ou se tendant, en se dilatant ou se resserrant, prennent bientôt l'état habituel qui convient au degré de chaleur ou de froid que le corps éprouve. » (*Géographie universelle*, 5^e édition, Paris, 1853, t. I, p. 560.) Ainsi, pour le célèbre géographe, l'homme n'a qu'à vouloir pour plier son organisme à toutes les difficultés d'un nouveau milieu, d'un nouveau climat.

Un des médecins les plus éminents du dernier siècle, John Hunter, n'a pu échapper complètement à ce genre d'illusion. On lit en effet, à la page 328, du t. 1^{er} de ses œuvres (traduction française par Richelot), le passage suivant : « Jusque-là je m'étais imaginé qu'il serait possible de prolonger indéfiniment la vie en plaçant un homme dans un climat très-froid. Je m'appuyais sur cette considération, que toute action, et par conséquent toute déperdition de substance, seraient suspendues jusqu'à ce que le corps fût dégelé. Je pensais que si un homme voulait consacrer les dix dernières années de sa vie à cette espèce d'alternative de repos et d'action, on

pourrait prolonger sa vie jusqu'à un millier d'années, et qu'en se faisant dégeler tous les cent ans, il pourrait connaître tout ce qui se serait passé pendant son état de congélation. Comme tous les faiseurs de projets, je m'attendais à faire fortune avec celui-là ; mais cette expérience me désabusa.»

Selon M. Wappæus¹, la ductilité (*die Biegsamkeit*) de l'organisme humain est telle, que l'homme civilisé est capable de dominer la nature sur tous les points du globe.

Par contre, Boerhaave soutenait « qu'aucun animal pourvu de poumons ne peut vivre dans une atmosphère dont la température est égale à celle de son sang ; » d'où il résulterait que l'homme périrait infailliblement sous une température de 38° à 39° centigrades. Enfin Cassini pensait qu'aucun animal ne peut vivre au delà de 4,767 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'observation démontre que l'homme *habite* des lieux situés à près de 4,800 mètres.

La vérité est que l'homme n'est ni aussi *pliable*, comme disait Pascal, ni aussi fragile qu'il a plu aux théories de l'imaginer.

En faveur de l'hypothèse du cosmopolitisme de l'homme, on a cru pouvoir invoquer l'acclimatement d'un certain nombre de plantes et d'animaux. Mais d'abord aucune raison ne permettrait de conclure du cosmopolitisme démontré d'une plante ou d'un animal au cosmopolitisme de l'homme; en second lieu, on s'est singulièrement exagéré la facilité d'acclimatement des plantes et des animaux. Ainsi, pour être acclimaté, un végétal a besoin de se reproduire spontanément, c'est-à-dire sans le secours de l'homme. Or, on sait que, même dans nos climats, abandonnées à elles-mêmes, les céréales ne se reproduisent pas, mais disparaissent; les fruits à couteau deviennent acerbés; la vigne dégénère. Tous les vingt ans, les oliviers de la Provence et les orangers de la Ligurie meurent de froid. En Europe, l'orge et l'avoine ne peuvent être cultivées au delà d'une ligne qui s'étend en certains points jusqu'au 70° latitude nord, et qui descend en Écosse jusqu'au 57° et même jusqu'au 52° en Irlande. La culture du riz ne dépasse guère le 40° au nord, et s'arrête même au 30° au Brésil.

Voici les températures sous l'influence desquelles périssent un certain nombre d'arbres :

	Au-dessous de zéro.
Olivier et laurier-rose	de 5° à 8°
Grenadier, pistachier.	6 à 10
Romarin	7,5 à 11
Cyprès	8,6 à 10
Figuier	8,6 à 11
Laurier-cerise	10 à 15
Jasmin	14 à 21
Amandier.	26 à 31
Vigne, châtaignier, pêcher	30 à 33
Prunier, cerisier, noyer.	31 à 35
Poirier, pommier	33 à 37

Voici, d'autre part, la température exigée pour la maturation de quelques fruits :²

Fraise	de 10° à 14°,5
Cerise.	12,5 à 14,5
Pêche.	12,5 à 14,3
Courge.	19 à 21
Melon.	20 à 24
Raisin.	18 à 24
Orange.	19 à 24

En ce qui concerne les animaux, leur acclimatement est soumis à des difficultés

1. *Allgem. Bevölkerungsstatistik*. Leipzig, 1859. t. I, p. 194. — Bien que le passage que nous avons traduit littéralement ne soit pas très-clair, il l'est cependant assez pour indiquer que l'auteur est partisan du cosmopolitisme.

2. *Voy. notre Carte physique et météorol. du Globe*, 3^e édition, Paris, 1855; et notre *Traité de Géographie et de Statistique médicales*, Paris, 1857, t. I, p. 263.

bien plus grandes que celui des plantes; aussi sur les cent quarante mille espèces qui, selon les estimations les plus récentes, composent le règne animal, quarante seulement sont aujourd'hui au pouvoir de l'homme.

« S'il est difficile de faire vivre un animal en captivité ou à l'état privé, dit M. J. Geoffroy Saint-Hilaire, il l'est bien plus de passer de la possession de l'individu à celle de la race. En dehors de l'état de nature, les animaux sont le plus souvent inféconds ou peu féconds, et s'ils se reproduisent, leurs petits, le plus souvent aussi, ne s'élèvent pas, ou, chétifs et malades, ne peuvent propager leur race au delà de quelques générations. Pour vaincre de si grandes difficultés et même encore, la race conquise, pour en étendre la possession à d'autres climats, il faut une si longue suite d'essais, d'efforts, de soins qu'on ne saurait s'étonner de la rareté de ces victoires de l'homme sur la nature... Aussi, sur les cent quarante mille espèces qui, selon les estimations les plus récentes, composent le règne animal, combien sont au pouvoir de l'homme? Un peu plus de quarante! Encore n'arrive-t-on à ce nombre qu'en réunissant les animaux domestiques de tous les pays: on doit le réduire d'un quart pour les contrées les plus civilisées et les plus agricoles, et de bien davantage pour les autres... Il est bien plus facile à l'homme de s'emparer d'une espèce végétale que d'une espèce animale. Le transport lointain de grands animaux en nombre suffisant pour assurer leur reproduction est une de ces difficiles et dispendieuses entreprises qui ne sont guère à la portée que d'un État ou d'une puissante association; et si pour les petites espèces, les dépenses sont bien moindres, les difficultés restent considérables. Que d'efforts en vain tentés, depuis quelques années, pour introduire en Europe de nouveaux vers à soie! Et quand on a réussi, de combien d'obstacles il avait fallu triompher! Pour faire du ver à soie du ricin un insecte européen et africain, il n'a fallu rien moins que l'amener graduellement, par une suite d'acclimations locales, et comme par étapes, de l'intérieur de l'Inde à Calcutta, de Calcutta en Égypte, de l'Égypte à Malte, de Malte à Turin, de Turin à Paris et à Alger. »¹

Il y a près de deux mille ans, Vitruve disait: « *Quæ a frigidis regionibus corpora traducuntur in calidas, non possunt durare, sed dissolvuntur; quæ autem ex calidis locis sub septentrionum regiones frigidas, non modo non laborant immutatione loci valetudinibus, sed etiam confirmantur.* » Ainsi, selon le grand architecte romain, les migrations du nord au sud ne résistent pas, mais disparaissent (*dissolvuntur*), tandis que les migrations en sens opposé ont un plein succès (*confirmantur*). Il faut convenir qu'au moins en ce qui regarde les races européennes, les faits modernes tendent à confirmer l'opinion de Vitruve. En effet, jusqu'ici l'Européen n'a pas réussi à implanter sa race dans le nord de l'Afrique, et moins encore dans les régions tropicales. Méhémet-Ali a eu, dit-on, quatre-vingt-quatorze enfants; au moment de sa mort, trois seulement avaient survécu.

Jamais les Mamelouks, originaires du Caucase, n'ont pu se perpétuer en Égypte, où, depuis 1250, époque de l'avènement de leur dynastie jusqu'à 1811, époque de leur extermination, leur caste représentait une notable partie de la population.

« En les voyant subsister en Égypte depuis plusieurs siècles, dit Volney, on croirait qu'ils s'y sont reproduits par la voie ordinaire de la génération, mais si leur premier établissement est un fait singulier, leur perpétuation en est un autre qui n'est pas moins bizarre. Depuis cinq cent cinquante ans qu'il y a des Mamelouks en Égypte, pas un seul n'a donné une lignée subsistante; il n'en existe pas une famille à la seconde génération: tous leurs enfants périssent dans le premier ou second âge. Les Ottomans sont presque dans le même cas, et l'on observe qu'ils ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigènes, ce que les Mamelouks ont toujours dédaigné (les femmes des Mamelouks sont comme eux des esclaves transportées de Géorgie, de Mingrèlie, etc.). Qu'on explique pourquoi des hommes bien constitués, mariés à des femmes saines, ne peuvent naturaliser, sur les bords du Nil, un sang formé au pied du Caucase! et qu'on se rappelle que les plantes d'Europe refusent également d'y maintenir leur espèce. »²

1. *Hist. nat. génér. des règnes organ.* Paris, 1860, t. III, p. 34 à 38.

2. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte.* Paris. 1787, t. I, p. 98.

En Algérie, on ne rencontre aucune trace de descendants de Romains ni de Vandales. « Les enfants nés dans ce pays de père et de mère européens, dit M. Vital, « médecin en chef de Constantine depuis 1837, sont *impitoyablement moissonnés*; « les enfants de père et de mère nègres sont *plus maltraités encore.* »¹

« Les cimetières, disait le général Duvivier², sont les seules colonies toujours « croissantes de l'Algérie. » Dans une lettre adressée le 29 juillet 1860 à l'ambassadeur de France à Londres par l'Empereur lui-même, on lit : « Puis-je me dissimuler « que l'Algérie est une cause d'affaiblissement pour la France, qui, depuis trente « ans, lui donne le plus pur de son sang et de son or? »

Voyons maintenant ce que dit l'inexorable statistique. D'après les documents officiels publiés par le Gouvernement, voici quelle a été en Algérie la mortalité de la population européenne, tant française qu'étrangère :

NOMBRE DE DÉCÈS SUR 1000 HABITANTS.		
Années.	Étrangers.	Français.
1847.	48,4	50,8
1848.	41,8	41,7
1849.	81,3	101,5
1850.	43,1	70,5
1851.	39,3	64,5
1852.	40,3	55,6
1853.	30,4	47,7
1854.	41,5	54,5

On voit d'abord que les pertes de la population française dépassent notablement et d'une manière constante celles des autres éléments européens, circonstance qu'il est permis d'attribuer à l'origine méridionale d'un grand nombre d'étrangers, qui sont Espagnols, Italiens ou Maltais. En second lieu, ce tableau montre qu'en 1849, la population française a été plus que décimée.

Tandis que la mortalité moyenne en France s'élève à peine à 24 décès sur 1,000 habitants, les documents publiés par le ministère de la guerre présentent, pour la population civile européenne en Algérie la mortalité suivante :

	En 1853.	En 1854.
Province d'Alger	35,0 décès	43,0 décès.
— d'Oran	31,4	48,9
— de Constantine.	64,0	67,7
Moyennes.	43,5	53,2

Voici quelle a été, toujours d'après les documents officiels, dans chaque ville en particulier, la proportion des décès sur 1,000 habitants européens, de 1845 à 1853.³

	1845.	1847.	1848.	1849.	1850.	1851.	1852.	1853.
Alger	36,4	48,7	44,3	54,2	66,1	30,0	56,0	33,0
Blidah.	66,2	76,4	56,7	105,9	73,6	39,0	36,0	45,4
Ténès.	49,6	42,1	46,6	103,3	10,8	36,6	34,6	30,8
Cherchell.	60,0	50,0	43,6	323,6	72,3	67,7	35,5	31,5
Médéah.	16,0	30,0	21,7	36,1	41,0	37,4	64,5	36,5
Milianah	25,6	57,5	69,0	100,0	68,8	30,0	29,5	35,2
Boufarik	40,4	134,0	49,3	27,5	28,6	19,2	44,3	50,5

1. *Gaz. méd. de Paris*, 6 nov. 1852, p. 702.

2. *Solution de la question de l'Algérie*. Paris, 1841, p. 19.

3. On sait combien l'altitude exerce une influence prononcée sur la température. A ce titre, nous donnons ici l'élévation au-dessus du niveau de la mer, de quinze localités de l'Algérie.

Tenez	45 ^m	Constantine	650 ^m
Boufarik	47	Milianah	800
Oran	50	Aumale.	830
Coléah	190	Sétif	920
Douéra.	210	Boghar	1070
Blidah	250	Tiaret.	1300
Guelma	280	Teniet el Had.	1150
Mascara	400	Médéah.	1920

	1845.	1847.	1848.	1849.	1850.	1851.	1852.	1853.
Aumale.	»	»	»	»	»	»	59,0	37,4
Oran	41,5	52,1	44,9	107,1	47,1	52,1	52,6	23,9
Mostaganem	37,0	25,5	27,5	116,8	45,6	67,4	77,1	39,0
Tlemcen	17,6	47,2	32,9	35,2	46,8	11,9	48,2	39,0
Constantine	»	56,0	44,2	61,0	72,3	71,9	48,7	68,5
Bone	28,2	47,0	46,8	103,8	54,1	37,7	100,0	88,8
Philippeville	55,3	82,0	70,0	100,0	33,4	38,3	58,5	42,7
Bougie	30,7	38,3	42,2	30,0	18,1	18,2	60,1	20,4

On voit que, dans toutes les localités de l'Algérie mentionnées dans les documents officiels, et sans aucune exception, la mortalité de la population européenne dépasse de beaucoup non-seulement la mortalité normale de la France et de l'Angleterre, mais encore celle des années pendant lesquelles le choléra a exercé ses ravages dans ces deux pays. En effet, on a compté sur 1,000 habitants les chiffres de décès ci-après :

	En France.	En Angleterre.
En 1832	28,6	»
1849	27,4	25,1
1854	27,6	23,5

Le tableau qui précède nous donne pour l'année 1849, à Milianah 100 décès sur 1,000 habitants, à Ténès 103, à Blidah 105, à Oran 107, à Mostaganem 116, enfin à Cherchell 323 décès; c'est-à-dire une mortalité de plus du tiers de la population.

En 1851, la mortalité de Boufarik s'étant, *par hasard*, abaissée à 19 décès, les partisans systématiques de l'acclimatement crurent pouvoir chanter victoire. Malheureusement, dès l'année suivante, la règle reprenait le dessus sur l'exception, et la mortalité s'élevait en 1852 à plus de 44, et en 1853 à plus de 50 décès sur 1,000 habitants.

On nous répond : « mais ne voyez-vous pas que la population de l'Algérie s'accroît chaque année, ce qui ne serait pas si la mortalité atteignait les proportions dont vous parlez. » D'abord les chiffres de mortalité que nous donnons ne sont autres que ceux du gouvernement lui-même, qui n'a pas intérêt à les exagérer; en second lieu, l'accroissement de la population européenne en Algérie tient uniquement à ce que le nombre des immigrants excède celui des morts. En effet, voici pour chacune des trois provinces le mouvement de la population, depuis 1830 jusqu'à 1853 inclusivement :

	Naissances.	Décès.
Province d'Alger.	25,411	34,979
— d'Oran	11,755	13,692
— de Constantine.	7,734	12,097

On dit encore : « soit; la mortalité de la population européenne en Algérie est très-considérable sans doute; mais elle résulte de la misère des colons, de la débauche, des écarts de régime, du remuement du sol, toutes causes indépendantes du climat. » La misère, la débauche et les écarts de régime, ne sont pas plus considérables parmi les colons algériens que parmi les colons de l'Australie, et cependant, dans ce dernier pays, la salubrité est proverbiale. En second lieu, le remuement des terres s'effectue dans un grand nombre d'autres pays sans dommage aucun pour la population.

Quoi qu'il en soit et quelle que soit la gravité des faits qui précèdent, nous n'en déduirons pas que l'acclimatement de l'Européen en Algérie est impossible, mais seulement qu'il est *soumis à d'immenses difficultés*, sur le compte desquelles il serait temps de ne plus s'aveugler.

Aux Antilles, on trouve à peine la troisième génération d'une famille européenne, et selon M. Ramon de la Sagra, la population blanche de la Havane ne s'entretient que par un croisement incessant avec de nouveaux immigrants.¹

1. On lit à l'article *acclimatement* du dictionnaire de médecine en 30 volumes, article fait par Rouchoux, qui avait habité, pendant plusieurs années, la Guadeloupe : « Aux Antilles, on ne saurait peut-être pas citer dix exemples de créoles à la troisième génération de père et de mère, sans croisement aucun avec du sang européen. »

Jusqu'ici les importations de Chinois, de Coulis et de Madériens aux Antilles, ont donné de déplorable résultats.

Un médecin distingué qui a exercé la médecine à la Martinique pendant 20 ans, M. Rufz, tout en cherchant à défendre l'hypothèse de l'acclimatement, est obligé cependant de reconnaître que la population blanche de cette île était :

En 1738. de 14,969 habitants.
En 1769. de 12,069 —

Or, notre honorable collègue nous avait dernièrement que la population blanche de la Martinique atteint aujourd'hui à peine le chiffre de 8,000 habitants! Ce n'est pas tout : le ministère de l'Algérie et des colonies vient de publier en 1859 une *Notice statistique sur les colonies françaises*, et nous y voyons, p. 28, que, dans trois autres colonies, le mouvement de la population de toutes races y est représenté, de 1852 à 1856, par les chiffres ci-après :

	Naissances.	Décès.
Guadeloupe.	20,095	20,675
Guyane	2,333	2,830
Réunion.	18,934	20,773

« Le blanc, dit M. Laure*, vit avec peine aux colonies. Sans le secours des noirs, « il ne pourra jamais cultiver un sol vierge. Sa constitution s'y refuse. Même *acclimaté*, il vieillit avant l'âge, il a perdu la force et l'énergie, il a perdu l'aptitude au « travail. »²

On peut en dire autant de l'Inde anglaise, de Java et des Philippines, et pourtant, là encore, ce n'est pas l'Européen qui cultive le sol. Le gouvernement anglais n'a rien négligé pour encourager les mariages de ses soldats dans l'Inde avec des femmes anglaises. En dépit de tous ces efforts, jamais un régiment anglais, dit le major Bagnold, n'est parvenu à élever assez d'enfants pour maintenir au complet ses tambours et ses fifres.

Mais interrogeons les documents qui se rapportent directement à l'Inde. On sait qu'en Angleterre les pertes annuelles de la population civile du sexe masculin pendant la période de la vie qui correspond à celle de la vie militaire, n'atteignent pas même le chiffre de 13 décès sur 1,000 individus. Or, pendant la période de 1838 à 1856 inclusivement, c'est-à-dire avant l'insurrection des cipayes, la mortalité de l'armée anglaise dans la présidence du Bengale a dépassé la proportion de 76 décès sur 1,000, non compris les hommes qui ont péri dans les combats; en d'autres termes, la mortalité a été huit fois plus considérable dans l'armée du Bengale que dans la population civile du même âge. Sur 18,549 décès, 961 ont eu pour cause

1. *Études histor. et statist. sur la population de la Martinique*. Saint-Pierre-Martinique, 1850, 2 vol. in-8°; t. I, p. 235 et t. II, p. 187.

2. *Considérations prat. sur les maladies de la Guyane, etc.*, par J. Laure, médecin en chef de la marine. Paris, 1859, p. 78 et 79.

3. Les métis résultant du croisement des Européens avec les nègres des Antilles sont loin de réussir aussi bien qu'on aurait pu le croire.

« Les mulâtres de la Jamaïque, dit Long*, sont en général bien proportionnés, et les mulâtresses ont de beaux traits. Ils semblent tenir du blanc plus que du nègre. Quelques-uns se sont mariés avec des femmes de leur couleur, mais ces mariages ont été généralement stériles. Ils semblent sous ce rapport participer de la nature de certains mulets et être moins capables de produire entre eux qu'avec les blancs ou les nègres. Quelques exemples ont pu se rencontrer peut-être où le mariage de deux mulâtres a produit des enfants qui ont vécu jusqu'à l'âge adulte : mais je n'ai jamais entendu parler d'un cas de ce genre.

« Ceux des mulâtres de la Jamaïque dont je parle spécialement, se sont mariés jeunes, ont reçu quelque éducation et se font remarquer par leur conduite chaste et régulière. Les observations qu'on fait sur eux ont un grand degré de certitude. Ils ne produisent pas de postérité, quoique aucune apparence n'indique qu'ils fussent inféconds en s'alliant avec les blancs ou les noirs.

« Si l'on cherche des faits contraires à cette opinion, il faudra que la mulâtresse ne soit pas soupçonnée d'avoir eu communication avec un autre homme que son époux mulâtre, et il resterait encore à savoir, si le fils de deux mulâtres marié avec la fille de deux autres mulâtres pourrait se reproduire et former une race durable. »

A Java, dit Gruffgörtz, les *Liplappes* (c'est le nom des métis de Java), ne se reproduisent pas au delà de la troisième génération. Doux, mous et faibles, ils se développent bien jusqu'à 15 ans, puis ils s'arrêtent. A la troisième génération, ils ne font plus que des filles et celles-ci sont stériles.

* *History of Jamaica*, London, 1774. T. II, p. 235, cité par M. Broca, *Journal de physiologie*, 1890, p. 629.

des maladies du foie; 2,423 ont été causés par le choléra; 5,306 par des affections dysentériques; 3,272 hommes ont succombé à des fièvres. Pendant cette même période, le nombre annuel des admissions aux hôpitaux s'est élevé au chiffre de 2,047, sur un effectif de 1,000 hommes; en d'autres termes, chaque homme est entré en moyenne plus de deux fois à l'hôpital dans l'année. D'après un autre document, la mortalité croît, dans le Bengale, dans la progression suivante, selon les grades :

DÉCÈS ANNUELS SUR 1,000.	
Sous-lieutenants	23,4
Lieutenants	27,5
Capitaines	34,5
Majors	41,0
Lieutenants-colonels	48,4
Colonels	59,4

Il faut remarquer que l'élévation du grade correspond, en général, à un bien-être plus grand, mais aussi à un séjour plus prolongé dans l'Inde.

Dans la province de Madras, on a constaté en 1847, que la mortalité de l'armée anglaise qui n'était que de 11,8 décès sur 1,000 hommes entre 1 an et 3 ans de séjour, dépassait 37 décès sur 1,000 parmi les hommes ayant plus de 14 ans de séjour.

En ce qui regarde les employés civils européens dans le Bengale, on a constaté que, pendant la période de 1700 à 1836, la mortalité, qui était au-dessous de 20 décès sur 1,000, entre 1 an et 5 ans de séjour, s'est élevée au delà de 35 décès entre 20 et 25 ans de séjour dans l'Inde. Ajoutons que cette effrayante mortalité se trouve diminuée par l'autorisation accordée aux employés civils qui ont passé dix années dans l'Inde, de se rendre en Europe et d'y séjourner trois ans. « L'Inde, dit M. de Valbezen, n'est qu'un lieu d'exil, une Sibérie tropicale sur le sol de laquelle l'Européen ne s'acclimate pas, et qu'il quitte du jour où il a assuré le pain de sa vieillesse. Quant aux familles que les liens du sang rattachent au sol, aux enfants d'Européens et de natives, cette race frêle et chétive s'abâtardit dès les premières générations. » Un Français, M. de Warren, qui a eu le rare privilège de servir dans l'armée anglaise de l'Inde pendant neuf années, est plus explicite : « Chaque année « passée dans l'Inde, dit-il, en enlève au moins deux de l'existence, tarit toutes les « sources de la vie, flétrit et dessèche l'avenir. On ne saurait trop payer une vie sans « cesse aventurée, dévastée par le choléra, la dysenterie, les mille plaies du climat. « L'homme passe ici comme l'herbe des champs. »

En 1840, le gouvernement anglais tentait une expédition dans le Niger. Les équipages des trois bateaux à vapeur se composaient de 158 nègres presque tous nés en Amérique, et de 145 blancs choisis parmi les meilleurs matelots ayant déjà fait leurs preuves dans les pays chauds. Trois semaines après avoir pénétré dans le Niger, 130 de ces derniers étaient gravement malades, et 40 ne tardèrent pas à succomber. Parmi les nègres, au contraire, on ne compta pas un seul décès.

II. HÉMISPHERE SUD.

En présence des faits qui précèdent et qui sembleraient dénoter la presque incompatibilité de l'Européen avec les pays chauds de l'hémisphère nord, il est aussi curieux que digne de remarque que les choses se comportent tout autrement, à latitude égale, dans l'hémisphère sud. Nous croyons devoir insister sur cette différence parce qu'elle n'a pas, que nous pensions, été signalée jusqu'ici. Ainsi, par exemple, les colonies anglaises de la Nouvelle-Zélande et d'une partie de l'Australie, quoique plus rapprochées de l'équateur que l'Algérie, jouissent d'un tel état sanitaire que la mortalité de la population civile européenne et de l'armée y est de beaucoup inférieure à celle de l'Angleterre. On peut en dire autant, non-seulement des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, telles que Montevideo et Buenos-Ayres, mais encore des colonies hollandaises du Cap de Bonne-Espérance et de Port-Natal. A Taïti, située à la fois sous le 18° de latitude sud et sous l'équateur thermal (voir notre carte physique du globe), la mortalité de la garnison française pendant plusieurs années, n'a pas dépassé la moyenne de 10 décès par 1,000 hommes, alors

qu'elle est en France de 20 sur 1,000. Nous citerons encore les descendants non croisés des premiers colons de l'île de Bourbon, connus sous le nom de *petits blancs*.

« On appelle ainsi, dit le docteur Yvan, les descendants des anciens colons qui vivent loin des villes, dans les étroites vallées du centre de l'île, et forment assurément la population la plus originale et la plus intéressante de notre possession. Les premiers aventuriers français qui abordèrent sur cette terre y subirent des chances diverses : les uns, favorisés par les circonstances, firent rapidement fortune ; les autres, moins intelligents et moins heureux, n'ayant pu parvenir à acheter des esclaves et à établir des plantations, se retirèrent dans le haut pays. Depuis près de deux siècles, leurs descendants habitent ces lieux sauvages. Ces familles, qui constituent la noblesse, la véritable aristocratie coloniale, cachent fièrement leur pauvreté dans ces solitudes. La race qui s'est perpétuée ainsi, a acquis un degré de beauté remarquable. Les hommes sont élancés et vigoureux, leur teint est légèrement hâlé, leur front intelligent et large ; ils ont une bouche étroite, des dents magnifiques, et le sourire qui s'évanouit sur leurs lèvres minces a une expression singulière de douceur et de finesse. Leurs femmes ont de grands yeux bruns, des cheveux châtain qu'elles tordent et relèvent derrière la tête ; leurs formes sveltes et qui n'ont jamais subi la pression du corset, sont couvertes d'une simple chemise attachée au cou et qui descend sur leurs pieds nus. Ces belles créatures, dont les traits droits et réguliers rappellent les types chers à la statuaire antique, auraient peut-être une physionomie trop fière, trop énergique, si les longs cils qui voilent leurs regards n'en adoucissent l'expression, et si, lorsqu'elles parlent, un sourire d'une douceur infinie n'éclatait sur leurs lèvres roses. Les mœurs des *petits blancs* sont simples et paisibles ; les femmes se livrent aux travaux du ménage. Les hommes s'assujétissent à de légers labeurs pour suffire aux besoins de leurs familles. Ils cultivent l'étroit jardin qui environne leur case. Quelques-uns exploitent la forêt et fabriquent le charbon que l'on consomme dans la colonie ; d'autres sont de hardis braconniers et d'intrépides chasseurs. Ces petites industries procurent quelque aisance aux *petits blancs*, mais ne les enrichissent jamais. Ils ne possèdent point d'esclaves ; parfois seulement ils louent des nègres pour les aider dans leurs travaux. Il se commet peu de délits parmi eux, et un crime est à peu près chose inouïe. Malgré leur pauvreté, jamais les *petits blancs* ne se sont associés aux mulâtres, aucune considération ne saurait les décider à altérer leur race par une goutte de sang mêlé. »

Tableau comparatif de la mortalité de l'armée anglaise dans les deux hémisphères.

I. HÉMISPHERE NORD. ²

LATITUDE.	DÉSIGNATION des colonies.	PÉRIODE.	EFFECTIF TOTAL.	NOMBRE ANNUEL des décès s ^r 1000 h.	
32° 25' N.	Bermudes	de 1837 à 1856.	22,398	32,3	
Entre 6° et 7° N.	Antilles et Guyane.	de 1837 à 1853.	51,115	60,0	
18° N.	Jamaïque.	de 1837 à 1858.	22,100	58,5	
Entre 5° 54' et 9° 50' N.	Ceylan	de 1837 à 1856.	29,908	36,8	
Entre 25° et 15° N.	{	Présid. du Bengale.	de 1838 à 1856.	227,306	69,5
		— de Madras	de 1838 à 1856.	100,545	38,4
		— de Bombay	de 1838 à 1856.	96,516	58,7
		Hong-Kong.	de 1842 à 1845.	3,505	285,0
		Sierra Léone.	de 1819 à 1836.	»	583,0
		Cap Coast	de 1823 à 1826.	»	668,3

1. Yvan, *De France en Chine*, Paris, 1853, p. 175.

2. Le *Moniteur universel* du 17 mars 1860 a donné, d'après le *Moniteur de la Flotte*, les indications suivantes sur les frais annuels d'entretien du simple soldat de l'armée anglaise :

Garde du corps	2,757 ^f	Terre-Neuve.	1,228 ^f ¹
Garde à cheval	2,652	Carabiniers de Ceylan	716
Dragons de la ligne	2,225	Corps du Cap	2,281
Garde à pied	1,194	Fencibles de Malte	752
Infanterie de ligne	1,136	Carabiniers Canadiens	1,022
Corps aux Indes-Orientales.	1,175	Corps de Sainte-Hélène.	1,304.

Nous reproduisons cette note, d'origine en apparence officielle, sous toutes réserves et sans méconnaître ce qu'elle laisse à désirer pour le rapport de la clarté et de la précision.

II. HÉMISPHERE SUD.

Entre 15° et 16° S.	Sainte-Hélène	de 1837 à 1856.	8,258	10,6
34° 22' S.	Cap de Bonne-Esp. de 1838 à 1856.		73,508	12,0
20° 9' S.	Maurice.	de 1838 à 1855.	29,178	22,4
Entre 44° et 42° S.	Van-Diemen	de 1839 à 1856.	17,600	7,8
Entre 34° et 47° S.	Nouvelle-Zélande . de 1844 à 1856.		15,128	9,1

Mortalité de la marine royale anglaise en 1857.¹

DÉCÈS SUR 1,000 HOMMES.

Royaume-Uni (Home)	8,2	Cap de Bonne-Espérance	12,2
Méditerranée	7,4	Inde et Chine.	34,2
Indes-Occidentales	21,7	Australie	2,5
Côte sud-est de l'Amérique	21,2	Divers	9,6
Océan Pacifique	7,4		
Côte occidentale d'Afrique	16,7	Mortalité moyenne	14,7

Armée française.

1° HÉMISPHERE NORD.

NOMBRE
de décès sur
1000 hommes

Martinique (entre 14° et 16° N.).	de 1819 à 1855	91,9
	1821	253,3
Guadeloupe (<i>ibidem</i>).	de 1819 à 1855	91,1
	1825	294,2
Guyane (4° 56' N.).	de 1850 à 1855	90,8
	1855	237,4
Sénégal (16° N.).	de 1819 à 1855	106,1
	1830	573,1
Algérie (entre 34° et 35° N.).	de 1837 à 1846	77,8

2° HÉMISPHERE SUD.

Taiti (17° 42' S.).	de 1848 à 1855	9,8
	1850	3,9
Réunion (21° S.).	de 1819 à 1827	17,2
	1821	10,1

Armée des États-Unis d'Amérique.

De 1829 à 1838 inclusivement, l'armée des États-Unis a compté²:

	Hommes.	Malades.	Décès.
Dans les provinces du nord, sur un effectif de	32,242	32,154	281
Dans les provinces du sud, —	24,978	54,411	823
Soit, dans le nord, 18 décès sur 1,000 hommes.			
— dans le sud, 49 — — — — —			

En présence des chiffres qui précèdent, on voit ce qu'il faut penser de l'opinion de Süssmilch, d'après laquelle les climats n'auraient presque pas d'influence (*fast gar keinen Einfluss*) sur la mortalité. Mais on a lieu d'être plus étonné encore, lorsque M. Wappæus³ qualifie cette opinion d'importante découverte (*Entdeckung*) confirmée par toutes les recherches faites depuis Süssmilch (*vollständig bestätigt durch alle spätere Untersuchungen*).

III. MIGRATIONS DU SUD AU NORD.

Les migrations des Européens du Sud au Nord paraissent réussir assez généralement.

En 1761, lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre, la population française était d'environ *soixante et dix mille* habitants. Or le recensement de 1851 a donné un total de 1,842,265 habitants, dont 695,945 *Franco-Canadiens*.⁴

En 1755 on comptait 18,000 Acadiens dont 16,000 dans la péninsule acadienne et 2,000 dans les îles du Cap-Breton et Saint-Jean. Sur ce nombre, 6,000 furent

1. *Statist. Report of the health of the royal navy for the year 1857. London, 1860. In-8°, p. 171.* Il ne s'agit ici que des décès causés par maladies.

2. *Statist. Report on the Sickness and mortality in the army of the United States, prepared under the direction of Th. Lawson, surgeon general. Washington, 1840. 1 vol. in-8°.*

3. *Allgem. Bevölkerungsstatistik, t. 1, p. 217.*

4. J. G. Taché, membre du parlement canadien, *Esquisse sur le Canada. Paris, 1855, p. 43 et 113.*

déportés par les Anglais, 1,500 se rendirent au Canada; 2,500 environ disparurent sous l'influence de la misère et de la persécution britannique.

Or on compte aujourd'hui 95,000 Acadiens, dont 30,000 dans le Nouveau-Brunswick; 15,000 dans l'île du Cap-Breton; 4,000 aux îles Madelaine et sur la côte du Labrador; 8,000 sur la côte septentrionale de la baie des Chaleurs; enfin, 3,000 à Terre-Neuve et aux îles de Saint-Pierre et Miquelon. M. Ramcau¹ estime que plus des trois-quarts de cette population proviennent des 47 familles françaises qui lors du recensement de 1671, constituaient les seuls habitants européens de l'Acadie au nombre de 400.

On sait d'ailleurs que dans la désastreuse campagne de Russie de 1812, ce furent surtout les Français du Midi, les Italiens, les Espagnols, les Portugais et même les Créoles qui résistaient le mieux au froid, alors que les Allemands, les Hollandais et les Russes succombaient dans d'énormes proportions. Voici en quels termes s'exprime Larrey² :

« Le froid était devenu très-vif; le thermomètre de Réaumur était descendu à 19 degrés au-dessous de zéro; les vents étaient au nord-est et soufflaient avec violence. Ces premiers froids, survenus presque tout à coup, furent pernicieux à plusieurs de nos jeunes gens.

« De Smolensk à Krasnoë, dans un espace d'environ vingt-quatre lieues, on ne trouva aucune habitation; tout avait été brûlé, la terre était couverte de neige et le froid avait augmenté de deux degrés. L'armée se reposait quelques heures la nuit dans les forêts qu'elle traversait; mais en général elle avait beaucoup à souffrir de la faim et de la rigueur de la température.

« Quoique le froid eût toujours augmenté depuis notre passage de la Bérézina, le mercure n'était pas encore descendu au-dessous de 10 à 12 degrés. Le jour de notre arrivée à Smorgonie, il tomba de la neige cristallisée en étoiles. Pendant la nuit que nous passâmes au bivouac, le mercure descendit à 18 degrés; il passa ensuite rapidement à 19, 20 et 21 de Réaumur.

« A notre entrée dans Osmiana, mon thermomètre marquait 25 degrés; il descendit pendant la nuit à 26, et le bivouac fut terrible. On pouvait à peine se tenir debout, et exécuter de simples mouvements. Celui qui perdait l'équilibre et qui tombait à terre, était aussitôt frappé d'une stupeur glaciale et mortelle.

A l'exception de quelques troupes d'élite de la garde, toute l'armée était dans un affreux dénuement, sans armes, sans aucun signe capable de faire reconnaître les corps; mêlés complètement, ils ne formaient plus que des masses d'individus qui semblaient marcher tout d'une pièce. Le froid et la faiblesse les portait à s'appuyer et à se serrer les uns contre les autres.

« Malheur à celui qui se laissait saisir par le sommeil! Quelques minutes suffisaient pour le geler entièrement; et il restait mort à la place où il s'était endormi.

« Mon thermomètre, suspendu quelques moments au milieu de la nuit à la boutonnière de mon habit, marqua 28 degrés (35° centigr.).

« On marchait dans un morne silence. La vue et les forces musculaires étaient affaiblies au point qu'il était difficile de suivre sa direction et de conserver l'équilibre. L'individu chez qui il venait d'être rompu tombait aux pieds de ses compagnons, qui ne détournaient même pas les yeux pour le regarder.

« Toutes choses égales d'ailleurs, les tempéraments qualifiés sous le nom de sanguins et chauds, résistaient beaucoup mieux : aussi la mort a-t-elle plus épargné les individus des contrées méridionales de l'Europe que ceux des contrées septentrionales, tels que les Hollandais, les Hanovriens, les Prussiens et autres peuples allemands. Les Russes eux-mêmes, ont perdu plus d'hommes en proportion que les Français. Trois mille hommes des meilleurs soldats de la garde, presque tous des contrées méridionales de la France, étaient les seuls qui eussent vraiment résisté aux cruelles vicissitudes de la retraite.

« Les vieillards de la Russie et de la Pologne nous ont déclaré qu'ils n'avaient

1. E. Ramcau, *La France aux colonies. Les Français en Amérique*. Paris, 1859. 1 vol. in-8°, p. 92 et 154.

2. *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes*. Paris, 1817. T. IV, p. 89 et 139.

jamais vu un hiver si long et si rigoureux. J'ai remarqué que les sujets bruns et d'un tempérament bilioso-sanguin, presque tous des contrées méridionales de l'Europe, résistaient plus que les sujets blonds, d'un tempérament phlegmatique et presque tous des pays du Nord, aux effets de ces froids rigoureux, ce qui est contraire à l'opinion généralement reçue. Nous avons vu les Hollandais du 3^e régiment des grenadiers de la garde, composé de 1787 hommes, tant officiers que soldats, périr presque tous sans exception, car il n'en resta en France, deux années après, que 41 ; tandis que les deux autres régiments de grenadiers, composés d'hommes presque tous nés dans les provinces méridionales de la France, conservèrent une grande partie de leurs soldats ; il est d'ailleurs très-vrai que les Allemands ont beaucoup plus perdu de monde que les Français. Plusieurs de nos médecins restés à Wilna, m'ont assuré que le froid avait moissonné plus d'individus de la coalition, proportion gardée, que de Français, quoique les premiers eussent bien plus de moyens de se préserver des effets de cet agent destructeur que nos malheureux compatriotes qui, dépouillés par les Cosaques de leurs habillements et forcés de passer d'un lieu à un autre dans un état de nudité plus ou moins complète, n'en résistaient pas moins la plupart aux injures de l'air glacial, et parvenaient à force de courage et d'industrie, à se garantir d'une entière congélation.

« Les Français, les Portugais, les Espagnols, les Italiens, ont offert le moins de victimes, nouvel argument contre l'assertion de l'auteur de l'*Esprit des lois*, nouvelle preuve que les habitants des contrées méridionales ont plus d'énergie et plus de moyens de résistance à l'action du froid que les peuples du nord. D'après le rapport de plusieurs médecins qui partagèrent le sort de nos soldats et furent transportés comme eux en Sibérie, presque tous les individus appartenant à nos alliés de l'Allemagne, du Hanovre et de la Hollande, avaient péri de bonne heure ; certaines troupes russes et les Polonais cependant avaient beaucoup mieux résisté à ces calamités. »

L'observation constate des faits parfaitement semblables dans le règne animal. Ainsi, dans nos ménageries, les animaux des contrées chaudes résistent mieux à l'action de notre climat que ceux des contrées très-froides, la comparaison étant établie, bien entendu, entre espèces analogues. On conserve plus difficilement à Paris l'ours blanc polaire que les petits ours de l'Inde, l'isatis que le renard d'Alger et le chacal, le renne que les cerfs de l'Amérique méridionale, et surtout de l'Inde. On sait que les chevaux anglais ont péri en Crimée beaucoup plus rapidement que les chevaux français. « Les chevaux anglais, écrivait-on de Crimée, fondent en campagne comme la neige au soleil. » A la même époque, les petits chevaux d'Afrique supportaient admirablement les rigueurs de l'hiver, les privations et la fatigue, sans autre abri qu'une simple couverture.

Parmi les végétaux¹, le froment et le sarrasin viennent de l'Asie ; le riz, de l'Éthiopie ; le concombre, d'Espagne ; l'artichaut, de la Sicile et de l'Andalousie ; le cerfeuil, de l'Italie ; le cresson, de Crète ; la laitue, du Coos ; le chou vert, le chou rouge, l'oignon et le persil, de l'Égypte ; le chou-fleur, de Chypre ; l'épinard, de l'Asie Mineure ; l'asperge, de l'Asie ; la citrouille, d'Astracan ; l'échalote, d'Ascalon ; le haricot, de l'Inde ; le raifort, de la Chine ; le melon, de l'Orient et de l'Afrique ; l'Amérique nous a fourni la pomme de terre et le topinambour. Parmi les fruits, nous devons l'aveline, la grenade, la noix, le coing et le raisin, à l'Asie ; l'abricot, à l'Arménie ; le citron, à la Médie ; la pêche et le lilas, à la Perse ; l'orange, à l'Inde, la figue, à la Mésopotamie ; la noisette et la cerise, au Pont ; la châtaigne, à la Lydie ; la prune, à la Syrie ; les amandes, à la Mauritanie, et les olives, à la Grèce. Parmi les plantes qui servent à divers usages, citons encore le café, de l'Arabie ; le thé, de la Chine ; le cacao, du Mexique ; le tabac, du Nouveau Monde ; l'anis, d'Égypte ; le fenouil, des Canaries ; le girofle, des Moluques ; le ricin, de l'Inde, etc. Parmi les arbres, le marronnier vient de l'Inde ; le laurier, de la Crète ; le sureau, de la Perse, etc. Parmi les fleurs, le narcisse et l'œillet viennent de l'Italie ; le lis, de la Syrie ; la

1. Voir le discours prononcé par M. Drouyn de l'Huys à la séance publique de la Société d'acclimatation de 1859.

tulipe, de la Cappadoce; le jasmin, de l'Inde; la reine-marguerite, de la Chine; la capucine, du Pérou; le dahlia, du Mexique. En résumé, c'est du sud et non du nord que nous tenons la grande majorité de nos végétaux exotiques.

IV. RACE NÈGRE.

Mais ce bénéfice en faveur des migrations du sud au nord, est-il général à toutes les races? Il est permis d'en douter si l'on considère qu'un régiment nègre, placé en garnison à Gibraltar, en 1817, y fut presque totalement détruit par la phthisie pulmonaire, dans la courte période de quinze mois. On sait d'ailleurs que la race nègre ne se maintient en Algérie et même en Égypte que par des immigrations incessantes.

Au reste, ce n'est pas seulement dans ses migrations vers les pôles que nous constatons le dépérissement croissant de la race nègre; les déplacements à l'ouest et à l'est du continent africain sont loin de présenter constamment de brillants résultats, même dans la zone tropicale.

Il était permis de croire que les nègres, transportés aux Antilles, s'y trouveraient dans d'excellentes conditions pour la propagation de leur race. Cependant, dès l'origine de la traite, on constata un excédant des décès sur les naissances. Les choses n'ont guère changé depuis lors, si nous en croyons le général Tulloch, qui assurait, il y a quelques années, que les Antilles anglaises donnent toutes, à la seule exception de la Barbade, un excédant prononcé de décès sur les naissances, à tel point que le célèbre statisticien croyait pouvoir affirmer qu'avant un siècle, la race nègre aura presque disparu des Antilles anglaises¹. En effet, de 1810 à 1832, la population esclave nègre des Antilles anglaises a compté, année moyenne, 696,171 individus, dont 345,320 du sexe masculin, et 350,851 du sexe féminin; sur ce nombre, on a constaté dans la même période, année moyenne, 10,390 décès et 8,652 naissances du sexe masculin; 8,826 décès et 8,565 naissances du sexe féminin; soit 1 décès sur 36 individus des deux sexes et 1 naissance sur 40. Il résulte de là une diminution annuelle de 2,000 individus.

Le tableau suivant donne les naissances et les décès pour chacune des colonies en particulier.²

Tableau du mouvement de la population nègre dans les colonies anglaises des Indes occidentales.

COLONIES.	PÉRIODE d'observations.	POPULATION MOYENNE.		DÉCÈS sur mille individus		NOMBRE D'HABITANTS pour un décès.	NOMBRE D'HABITANTS pour une naissance.
		Sexe masculin.	Sexe féminin.	masc.	fém.		
Trinité	1816-1828	13,444	10,786	30	30	33	43
Tabago	1819-1832	6,554	7,118	47	37	24	41
Démérari et Esséquiho .	1826-1832	37,949	32,475	34	25	33	44
Berbice	1819-1831	12,029	10,093	33	29	32	37
Jamaïque	1817-1829	168,277	170,699	27	23	40	44
Grenade	1817-1831	12,371	13,147	36	31	30	36
Saint-Vincent	1817-1831	12,110	12,267	34	28	32	42
Barbade	1817-1829	36,310	42,491	31	26	35	27
Sainte-Lucie	1816-1831	6,621	7,878	35	25	34	42
Dominique	1817-1826	8,008	8,734	35	29	32	37
Antigua	1818-1827	14,577	16,612	30	25	36	39
Saint-Cristophe	1817-1831	9,465	10,304	30	26	36	38
Montserrat	1818-1827	2,986	3,479	34	26	34	31
Névis	1817-1831	4,619	4,768	26	23	41	43
TOTAUX		345,320	350,851	30	25	36	40

1. *Before the termination of an other century, this race will have almost ceased to exist in our West India colonies.*

2. M. Tulloch, *Statistics of the negro slave population in the West Indies (British annals of medicine).*

Ce tableau met en lumière une décroissance notable de la population nègre des Indes occidentales, à la seule exception de la Barbade.

Si l'on examine le chiffre de la population nègre esclave des colonies anglaises à diverses époques, on constate les décroissances ci-après :

COLONIES.	ANNÉES.	POPULATION esclave.	COLONIES.	ANNÉES.	POPULATION esclave.
Jamaïque	1812	350,000	Tabago	1805	14,883
	1832	320,000		1832	12,091
Barbade	1786	62,115	Sainte-Lucie	1831	13,348
	1805	59,506		1836	10,000
Antigues	1774	37,808	Trinité	1811	21,143
	1832	29,537		1828	20,265
Saint-Christophe	1805	26,000	Iles Bahama	1805	14,910
	1831	19,085		1828	9,765
Névis	1787	8,420	Iles Bermudes	1820	5,176
	1805	8,000		1836	4,536
Montserrat	1787	10,000	Honduras	1812	3,000
	1836	7,119		1830	1,783
Vierges-Tortole	1805	9,000	Berbice	1811	25,169
	1823	6,505		1831	20,178
Grenade	1802	29,381	Démérari, Esséquibo	1820	77,376
	1832	23,164		1832	65,116
Dominique	1805	22,085	Maurice	1826	63,432
	1832	14,387		1836	53,791
Saint-Vincent	1812	22,000			
	1832	22,997			

Le tableau suivant met en lumière un fait d'une grande importance, à savoir que dans toutes les colonies anglaises des Indes Occidentales, sans exception, la mortalité du sexe masculin excède d'une manière notable celle du sexe féminin.

COLONIES.	PÉRIODE d'observations.	NOMBRE ANNUEL DES DÉCÈS sur 4,000 individus	
		du sexe masc.	du sexe fém
Trinité	1816-1828	30	30
Tabago	1819-1832	47	37
Demérari et Esséquibo.	1826-1832	34	25
Berbice	1819-1831	33	29
Jamaïque	1817-1829	27	23
Grenade	1818-1831	36	31
Saint-Vincent	1817-1831	34	28
Barbade	1817-1829	31	26
Sainte-Lucie	1816-1831	35	25
Dominique	1817-1826	35	29
Antigues	1818-1827	30	25
Saint-Christophe	1817-1831	30	26
Montserrat	1818-1828	34	26
Névis	1817-1831	26	23
	Moyenne	30	25

Cet excédant paraît se reproduire à l'île Maurice où la population nègre des deux sexes a subi, de 1827 à 1832, la réduction ci-après :

	Sexe masculin.	Sexe féminin.
Population nègre en 1827 . . .	42,621	26,455
— — — 1832 . . .	38,124	24,932
Diminution en cinq ans . . .	4,497	1,523

Cette différence dans la résistance respective des deux sexes devient plus saisissante, si l'on considère que la mortalité est à peu près égale dans les deux sexes avant l'âge de vingt ans, d'où il résulte que la différence porte en quelque sorte

1. Tout porte à croire que cet accroissement était dû aux importations opérées par la traite.
 2. Voy. *Supplement to Part III of statistical Tables published by M. Porter, under the authority of the Board of Trade.*

exclusivement sur la population adulte. Il résulte d'un calcul intéressant auquel s'est livré à ce sujet le général Tulloch, que la mortalité de la population nègre de Demerari peut être représentée ainsi :

	DÉCÈS SUR 1,000 INDIVIDUS.	
	Sexe masculin.	Sexe féminin.
Au-dessous de 10 ans	34	32,7
De 10 à 20 ans	11	11
Au-dessus de 20 ans	44,7	28,6

On trouve dans les Antilles françaises des nègres de plusieurs provenances. « Ainsi, dit M. Rufz (Études hist. et stat. sur la pop. de la Martinique, t. II, p. 146), les Sénégalais sont désignés à la Martinique sous le nom de *Calvaires*. Ce sont entre les nègres ceux dont les traits du visage se rapprochent le plus du type européen; ils ont le nez bien fait, la taille élancée, des proportions parfaites, la peau d'un noir d'ébène bien luisante et réunissent souvent les conditions que nous attribuons à la beauté. La tribu des Caplahous est très-nombreuse, mais on ne sait à quelle partie de l'Afrique la rattacher. Elle paraît venir de l'intérieur des terres, les individus de cette tribu sont en général dociles, bons et très-estimés aux îles. Je les crois les mêmes que les *Koromantins*, des colonies anglaises. Puis viennent les nègres de la côte de Judas, *Jeuda* ou *Widah*. Les *Aradas*, les *Fonds*, les *Fouëda*, les *Bibi*, les *Bouliquis*, les *Papaws*, qui sont très-patients au travail. C'est parmi les *Aradas* que se trouvent principalement les nègres sorciers auxquels on attribue la connaissance de plantes vénéneuses inconnues en Europe, et l'art diabolique de s'en servir. Les nègres *Mines* sont vigoureux et forts, adroits pour apprendre les métiers; ils sont courageux, mais ils étaient portés à se détruire, dans la croyance qu'après leur mort ils retournaient dans leur pays. Ils se pendaient aux arbres. Sur la côte de Benin et du Gabon se trouvent les *Ibes* ou *Eboës*, qui sont d'une extrême timidité; leur nom leur vient probablement d'Arébo, village considérable situé sur la rivière de Benin. Il y a aussi les *Mocos*, les *Bambaras*, les *Congres*, les *Mondongues*, qui ont été tirés de l'intérieur des terres; les *Mondongues* ont les dents limées en pointe et passent pour anthropophages. Je ne sais si cela est justifié, mais c'est une tradition très-réputée. Enfin la nombreuse nation des *Congos*, aux formes trapues, massives, aux joues grosses et joviales, est fournie par les royaumes d'Angola, de Loango et de Congo; ils sont en général grands, ralleurs, bruyants, gais, mais peu laborieux et gourmands.

« Sous le ciel des tropiques, la race africaine, comme l'euro péenne, se modifie sensiblement par la reproduction. Les uns et les autres donnèrent naissance à un être nouveau. Il y eut le *créole* africain, comme le *créole* européen plus particuliers au sol. De même que des Européens venus des divers points de la France, il est sorti un rejeton tellement identique, qu'il n'est pas possible d'en démêler la provenance originaire; de même de l'Africain long et élancé du Sénégal, du Congo lourd et trapu, du Mandingue plus vif et plus délié, est sorti le nègre créole, tellement fondu, homogène et approprié au sol, qu'il n'est pas possible de retrouver sur son front, ses pères et mères, sa souche naturelle, sa filiation. Cependant sur le terrain même de l'Afrique, comme nous l'avons dit, les races sont aussi diverses que peuvent être, en Europe, le Lapon et l'Espagnol, mais aux îles, sous l'influence d'une température égale, tout est devenu créole. Quelquefois me laissant aller à la fantaisie physiologique de remonter soit pour le blanc, soit pour le noir, aux types originaires à travers la variété des descendants, et de faire l'analyse des divers éléments qui ont contribué à composer notre population, j'ai essayé d'interroger les traits du visage, la physionomie, le port, les goûts, les caractères, les aptitudes de ceux qui m'entouraient. Il me semblait qu'il n'y avait pas un lieu au monde où cette étude fût possible comme aux colonies; mais presque toujours j'ai été arrêté dès la première génération; jamais sans l'aide des souvenirs, je n'aurais pu arriver à une détermination exacte; jamais je n'aurais pu dire: voilà le descendant d'un de ces durs Bretons ou de ces cauteleux Normands qui ont fondé la colonie, ou bien voilà le fils du Mandingue ou du royaume d'Angola, tant, sous une couleur ou sous une autre, la puissance assimilatrice du sol a agi sur les germes primitivement semés. La trans-

formation a été complète. Seulement on peut dire : voilà un blanc ou un noir créoles; voilà un blanc européen ou un noir africain; encore semble-t-il, après un certain nombre d'années, que l'Européen affaibli, décoloré par le climat, laisse quelque incertitude; mais, à de rares exceptions, il est toujours facile de reconnaître l'Africain primitif, ou, comme on l'appelle ici, le *noir de la côte*. Il résiste mieux à l'action du climat et conserve plus l'intégrité de son origine. » (Rufz, *op. cit.*)

A la Martinique, nous trouvons, de 1834 à 1838, pendant deux années sur cinq, un excédant des décès sur les naissances. A la Guadeloupe, de 1821 à 1838, l'excédant des décès se présente pendant quatre années sur huit; en outre, le nombre des nègres esclaves est tombé :

A la Martinique, de . . . 86,299 en 1831 à 76,517 en 1838.

A la Guadeloupe, de . . . 99,464 en 1832 à 93,349 en 1838.

A la Guyane française, le mouvement de la population nègre esclave se présente ainsi pendant une période de huit années, d'après M. Moreau de Joannès.

Années.	Naissances.	Décès.
1831	679	693
1832	508	736
1833	384	672
1834	392	540
1835	424	443
1836	363	523
1837	297	628
1838	254	515
Totaux . . .	3,301	4,750

Ajoutons que le nombre des nègres esclaves qui était dans cette colonie de 19,102 en 1831, n'était plus que de 15,751 en 1838.

« Le nègre, dit M. Laure (*op. cit.*, p. 75), supporte à la Guyane une plus grande mortalité que l'Européen; *il aura disparu du sol dans un temps qu'on pourrait calculer.* »

A la Guyane hollandaise, la population esclave a diminué pendant la période de 1844 à 1854, de 2,866 individus par le seul excédant des décès sur les naissances. (Rapport officiel du ministre des colonies de 1855, p. 232.)

Pour Cuba, M. Moreau de Joannès a donné les chiffres suivants sur le mouvement de la population esclave nègre en 1817 :

Décès	22,933
Naissances	6,670
Décroissance	16,263

Le même auteur ajoute (p. 88) : « En 1802, lors du séjour de M. de Humboldt à Cuba, c'était un fait de toute notoriété que la perte des nègres esclaves s'élevait annuellement à 8 sur 100. »

1. Il est difficile de se faire une idée de ce que peut être l'état sanitaire des nègres à la Guyane, alors qu'on lit à la page 67 de la brochure de M. Laure : « En arrivant à Cayenne, on croit tomber dans la cour d'un hospice, et tout ce que doit espérer un colon dans les meilleures conditions de salubrité, c'est de ne pas mourir. Jamais des familles créoles n'ont pu multiplier sans se croiser, sans se régénérer avec le sang européen. »

2. En ce qui regarde Haïti, nous n'entendons pas préjuger la question. La vérité est que, sur ce point, des documents positifs font entièrement défaut. En 1833, M. de Montverran a donné sur la population d'Haïti le tableau suivant :

	ANNÉES.			
	1790	1800	1804	1827
Population absolue	»	»	470,000	935,335
Travailleurs	455,000	290,000	»	»

L'auteur n'indique pas les sources auxquelles il a puisé; il se borne à dire que, d'après le recensement de 1824, publié dans le *New Monthly Magazine* de février 1825, le nombre des individus de toute couleur de la partie française était de 715,000.

On a dit qu'en 1834 le recensement de toute la population d'Haïti était de 953,335 habitants. Nous ignorons ce qu'il y a d'exact dans cette estimation, toujours est-il qu'en 1843 M. Berghaus la portait à 875,000; M. Moreau de Joannès en 1845 et M. Bouillet en 1850 ne l'estimaient même qu'à 600,000. En somme, on peut inférer de tout ce qui précède que nous ne savons rien de positif sur la population de cette Ile.

« La race nègre, dit enfin M. Ramon de la Sagra, aurait entièrement disparu du sol de Cuba et de toutes les Antilles, par l'effet naturel de l'équilibre rompu entre les naissances et les décès, si cet équilibre n'avait sans cesse été rétabli par la traite. »

A Maurice, on a compté, sur une population nègre de 60,000 individus, un excédant de 6,000 décès sur les naissances, pendant une période de cinq années. D'autre part, la mortalité annuelle moyenne des troupes nègres en garnison dans cette île s'est élevée, de 1825 à 1836, à 37,2 décès sur 1,000 hommes, chiffre très-élevé si l'on considère que la mortalité des troupes européennes en Europe atteint à peine 20 décès sur 1,000¹. Ajoutons que les troupes anglaises en garnison à Maurice n'ont perdu, pendant la même période, que 27,4 sur 1,000.

Dans l'île de Ceylan, on ne trouvait en 1841 aucune trace des 9,000 nègres qui y avaient été importés par le gouvernement hollandais, avant la domination anglaise. Sur les 4,000 à 5,000 nègres importés par les Anglais depuis 1803, il n'en restait à la même époque que 200 à 300, bien qu'on eût pris tous les soins pour perpétuer leur race par l'importation d'un nombre convenable de femmes.

A Bourbon, les documents officiels présentent, pour la population nègre esclave, le mouvement suivant pendant une période de sept années.²

Années.	Naissances.	Décès.
1832	1,563	2,040
1833	1,177	1,908
1834	1,160	1,923
1835	1,251	2,458
1836	1,131	2,447
1837	1,001	2,359
1838	1,118	2,049
Totaux	<u>8,401</u>	<u>15,184</u>

Dans cette même colonie, le nombre des nègres esclaves qui, en 1834, était de 70,425, n'était plus, en 1838, que de 66,163. En 1842, M. Moreau de Joannès (*op. cit.*, p. 35) ne le porte même qu'à 59,654.

En résumé, en présence des faits nombreux qui précèdent, et que nous avons puisés aux sources les plus respectables, il n'est plus possible d'admettre, *comme chose démontrée*, que la race nègre puisse s'acclimater et se perpétuer dans tous les pays chauds, comme on l'avait admis jusqu'ici par simple hypothèse, et moins encore qu'elle soit cosmopolite.

Il est digne de remarque que la population nègre, dont la perpétuation semble rencontrer de si grandes difficultés dans les îles du golfe du Mexique, réussit en revanche parfaitement dans une contrée continentale voisine, bien que située sous des tropiques : nous voulons parler des provinces du sud des États-Unis d'Amérique. En effet, bien que le nombre des nègres importés en Amérique depuis le commencement de la traite n'ait jamais dépassé 700,000, leur chiffre excède aujourd'hui quatre millions. On comptait aux États-Unis³ :

En 1790	697,397 esclaves
En 1800	892,406
En 1810	1,190,930
En 1820	1,536,127
En 1830	2,007,913
En 1840	2,486,138
En 1850	3,178,055

1. Voici en quels termes s'expriment les auteurs des documents officiels anglais : « *The Mauritius and the West-Indies seem alike unsuited to the constitution of the negro. . . . So fast is the negro race decreasing at Mauritius, that in five years the deaths have exceeded the births by upwards of 6,000 on a population of 60,000.* » (*Voy. Statist. Report on the sickness, mortality, etc., among the troops. London, 1840. In-fol., p. 17 a.*)

2. Moreau de Joannès, *Recherches statist. sur l'esclavage colonial*. Paris, 1842. p. 59.

3. Il paraîtrait toutefois que l'acclimatement des facultés intellectuelles du nègre laisse beaucoup à désirer dans les États du Nord. En effet, si l'on en croit un médecin distingué de la Nouvelle-Orléans,

Il est à noter que l'importation des nègres d'Afrique aux États-Unis a été presque nulle depuis 1808.

Disons toutefois que, pour être complètement décisive, l'expérience devrait s'appuyer sur un fonctionnement normal de la population nègre dans ces provinces des États-Unis, et il est loin d'en être ainsi. En effet, les États à esclaves se divisent en pays de production et de consommation. Dans les premiers, on élève les esclaves; dans les seconds, on les applique à la culture du sol. On évalue à 80,000 environ le nombre des esclaves annuellement transportés des États éleveurs (*breeding States*) dans les États consommateurs. Les États éleveurs sont le Delaware, le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, le Kentucky, le Tennessee et le Missouri. Le sol de ces États n'étant point propre aux grandes cultures du sucre et du coton, et le tabac, le chanvre et les céréales n'exigeant pas les esclaves, ils y sont nourris principalement en vue de l'exportation. L'élève de cette espèce de bétail est devenue une branche importante de la production. Les éleveurs proportionnent leurs approvisionnements aux demandes croissantes des États du Sud, et ils donnent une attention spéciale à l'amélioration de leurs produits. Les mulâtres se vendant mieux que les nègres, on encourage, même par des primes, le mélange des races et le meilleur sang de la Virginie coule dans les veines des esclaves, selon le révérend M. Paxton. On rencontre des esclaves entièrement blancs, et il faut être connaisseur pour les distinguer des blancs de race pure. L'élève des esclaves donne des profits élevés, et aucune propriété n'est d'un meilleur rapport que celle des jeunes négresses, lorsqu'elles sont saines et fécondes. On fouette les négresses stériles et les mères dont les enfants meurent. La valeur d'un esclave adulte est en moyenne de 600 dollars; mais elle est sujette à des variations considérables. « Ces outils vivants, dit M. Molinari, se vendent plus ou moins chers, selon l'état du marché du coton et du sucre; lorsque ces articles sont très-demandés, le prix des esclaves s'élève; lorsqu'ils le sont peu, les esclaves se vendent à vil prix. Comme tous les autres producteurs, les éleveurs d'esclaves s'efforcent d'augmenter leurs débouchés et de se préserver de la concurrence étrangère. Ce sont les éleveurs de la Virginie et de la Caroline qui ont été les plus ardents à demander l'annexion du Texas, et qui se sont montrés, en toute occasion, les plus chauds adversaires de l'importation des nègres d'Afrique. Le commerce des esclaves n'est pas moins profitable que l'élève, et les hommes les plus notables ne se font aucun scrupule d'y engager leurs capitaux. Le président Jackson, par exemple, achetait des cargaisons d'esclaves dans le Nord pour les revendre dans le Sud. Les agents secondaires et les courtiers, en faisant leurs achats, n'ont aucun égard aux liens de parenté. Les enfants sont communément séparés de leur mère, parce qu'ils n'ont presque aucune valeur dans le Sud; on attend, pour les y transporter, qu'ils aient acquis la plus grande partie de leur croissance et de leurs forces. Après l'achat dans les plantations, les esclaves sont dirigés par détachements vers leur destination; les prisons d'État servent d'entrepôt. La vie moyenne d'un esclave importé dans le Sud paraît ne pas excéder cinq ans, et l'on estime le déchet annuel d'une plantation d'esclaves à $2 \frac{1}{2}$ pour 100. Le travail excessif imposé aux femmes aussi bien qu'aux hommes fait obstacle à la reproduction, et l'esclavage disparaîtrait promptement des États consommateurs par le fait de l'extinction de la population esclave, s'il n'était incessamment alimenté par les importations des États éleveurs. Chaque habitation, dit M. de Molinari, a son code particulier, ses tortures particulières; ici on oblige les esclaves récalcitrants à porter un collier comme les chiens de basse-cour; là on les marque à la joue avec un fer rouge; ailleurs on leur broie les rotules avec un tourniquet. Un des supplices que l'on inflige le plus communément aux esclaves échappés consiste à leur arracher les dents de devant. Cependant les évasions sont fréquentes. Les propriétaires vont à la chasse des *runaways* avec des chiens dressés à chasser le nègre, et l'éducation

M. Nott, le nombre des aliénés qui, dans la Louisiane, n'est que de.	1 sur 4,310 nègres,
s'élèverait, dans la Caroline du Sud	à 1 sur 2,477,
dans la Virginie.	à 1 sur 1,299,
dans le Massachussets	à 1 sur 43,
dans le Maine:	à 1 sur 14.

de ces animaux est même devenue une spécialité lucrative. Les chasseurs ne se font aucun scrupule de tirer des coups de fusil aux *runaways*; mais ils mettent leur adresse à ne leur casser aucun membre, pour ne pas trop en diminuer la valeur. »

V. RACE JUIVE.

Une seule race semble avoir résolu jusqu'ici le problème de l'ubiquité; une seule se montre véritablement cosmopolite, et cette race est la race juive. Le juif occupe aujourd'hui toutes les parties du monde. On le trouve en Europe, depuis Gibraltar jusqu'en Norvège; en Afrique, depuis Alger jusqu'au cap de Bonne - Espérance; en Asie, depuis Cochin jusqu'au Caucase, et depuis Jaffa jusqu'à Péking; en Amérique, depuis Montevideo jusqu'à Québec. Depuis cinquante ans, il a envahi l'Australie. Non-seulement, il s'est acclimaté sous les tropiques, mais encore il a habité pendant une longue série de siècles le seul pays du globe situé à 400 mètres *au-dessous* du niveau de la mer : nous voulons parler de la vallée du Jourdain. ¹

La population juive du globe a été évaluée aux chiffres ci-après :

Autorités.	Époque.	Nombre.
Almanach israélite	1828	4,947,600
Malte-Brun.	»	5,000,000
Balbi	1829	4,000,000
Le Magasin catholique . . .	»	3,260,000
Herschmann	1833	6,598,000
Hassel.	»	3,930,000
Græberg	»	5,000,000
Pinkerton.	»	5,000,000
Berghaus	1854	4,000,000
Johnson	1855	6,000,000
Omalius d'Halloy.	1860	4,000,000
Kolb	1860	7,000,000
Boudin	1860	4,500,000

Selon nous, on compte aujourd'hui environ 4,500,000 juifs, ainsi répartis :

Europe.	3,600,000	Amérique.	48,000
Asie.	400,000	Australie	2,000
Afrique.	450,000		

Sur ce nombre, on en trouve environ 400 au Canada, 40,000 aux États - Unis d'Amérique, 2,500 aux Antilles et à la Guyane, 400,000 dans le nord de l'Afrique, 170 au cap de Bonne - Espérance, 200,000 en Perse et dans la Turquie d'Asie, 100,000 dans le Turkestan, 1,200 à Bombay, 307 à Calcutta, etc. ²

En 1639, David Nasci, juif portugais, obtint de la compagnie des Indes l'autorisation de former une colonie juive à Cayenne. Lors de la conquête de Cayenne par les Français, en 1664, les Juifs se retirèrent à Surinam où leur nombre s'accrut rapidement. Ils paraissent s'être introduits en Chine sous la dynastie de Han, vers l'an 210 de notre ère. Leurs principales résidences étaient, dit-on, Han-Teken, Pékin et Kaisong-Fou. En 1764, d'après un missionnaire de la Chine, le père Gozani, leur nombre se réduisait à sept familles.

La population juive de la Palestine, d'après M. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, se répartit ainsi qu'il suit :

A Jérusalem.	7,120
A Hébron.	400
A Sapheth.	400
A Tibériade.	300
A Naplouse	150
A Schavram.	75
	8,445

1. Carte physique et météorologique du globe. 3^e édition.

2. Voir, pour plus de détails, *Traité de Géogr. et de Statist. méd.* Paris, 1857. T. II.

On a souvent parlé d'une secte habitant à Cochin et désignée sous la dénomination de juifs blancs et de juifs noirs. Mosseh de Paiva, juif portugais d'Amsterdam, qui visita Cochin en 1686, a publié après son retour en Europe un petit livre, devenu très-rare, dans lequel on trouve les détails suivants : « L'an 4130 de la création du monde, après la destruction du second temple par Titus, 70 à 80,000 juifs pénétrèrent jusqu'à la côte de Malabar, où le roi Cheram-Ibérimal leur donna la ville de Cranganor, qu'ils furent plus tard obligés de quitter pour se réfugier à Cochin . . . Quoique le climat de Cochin les ait basanés au point de les rendre presque mulâtres, ils se croiraient déshonorés s'ils priaient, mangeaient ou s'alliaient avec les juifs noirs ou malabres, qui descendent d'esclaves au service des juifs de Cranganor. » Les juifs noirs, d'après Paiva, étaient au nombre de 465.

La population juive de l'Europe est répartie ainsi :

États.	Années.	Habitants.
France ¹	1851	73,975
Grande-Bretagne ²	1860	40,000
Suède ³	1860	1,000
Norwége ³	1860	150
Danemarck ⁴	1859	8,663
Russie (empire de) ³	1860	1,500,000
Hollande ³	1859	64,000
Belgique ¹	1846	1,336
Allemagne (confédération) ³	1860	454,000
Autriche (empire d') ¹	1857	1,040,570
Prusse ¹	1858	242,416
Suisse ¹	1850	3,146
Espagne ⁴	1835	1,272
Portugal ³	1854	1,200
Italie ³	1858	41,044
Turquie d'Europe ³	1860	70,000
Grèce ³	1860	500
Iles Ioniennes ³	1854	18,000

Dans plusieurs pays où l'on a pu étudier le juif comparativement avec les autres peuples au milieu desquels il vit, on a constamment trouvé une différence plus ou moins prononcée dans la proportion des mariages, des naissances et des décès, dans celle du sexe des naissances, enfin dans le degré de prédisposition pour diverses maladies dont quelques-unes constituent l'apanage presque exclusif de la race juive, tandis que d'autres semblent l'épargner complètement.

Ainsi on a compté, en Prusse, les nombres d'habitants ci-après pour un mariage :

	Protestants.	Catholiques.	Juifs.
1831	129	136	155
1834	102	103	129
1837	110	109	142
1840	112	113	127
1843	107	113	123
1846	112	122	134
1849	107	111	174

On voit que les mariages sont constamment moins nombreux dans la population juive que dans la population prussienne des cultes catholique et protestant.

Dans le même pays, et dans une période de dix-neuf années, de 1822 à 1840, on a compté respectivement sur 100,000 habitants :

Dans la population chrétienne . . .	2,961 décès.
Dans la population juive	2,161

1. Produit du recensement officiel.

2. Kolb, *Handbuch der vergleichenden Statistik*. 2^e édition. Leipzig, 1860.

3. De Reden, *Deutschland und das übrige Europa*. Berlin, 1854, p. 28.

4. Les juifs ne sont pas tolérés en Espagne; le chiffre de 1272 se rapporte à la seule ville de Gibraltar.

Considérée aux divers âges, cette mortalité se répartit ainsi sur 100,000 habitants de chaque race :

	Chrétiens.	Juifs.
Mort-nés	145	89
Avant l'accomplissement de la 1 ^{re} année	697	459
De 1 à 5 ans	477	386
De 5 à 14 ans	202	151
De 14 à 25 ans	155	123
De 25 à 45 ans	334	231
De 45 à 70 ans	614	392
De 70 et au delà	339	330
	<hr/>	<hr/>
	2,961	2,161

Sur 100,000 enfants, on a compté en Prusse, pendant la même période :

	Chrétiens.	Juifs.
Mort-nés	3,659	2,524
Morts dans la première année	17,413	12,935

En Algérie, la mortalité est représentée par les chiffres officiels suivants :

	DÉCÈS SUR 1,000 HABITANTS.	
	Européens.	Juifs.
1844.	44,6	21,6
1845.	45,5	36,1
1847.	50,0	31,5
1848.	42,5	23,4
1849.	105,9	56,9

La différence, déjà très-prononcée, serait plus sensible encore si la population européenne possédait, comme la population juive, une proportion normale de vieillards et d'enfants, et si les fréquentes rentrées en Europe ne venaient pas diminuer la mortalité des Européens.

On trouve dans les documents officiels sur l'Algérie la mortalité de la population juive et musulmane des villes représentée par les chiffres suivants :

	Musulmans.	Juifs.
En 1844.	32,4	21,6
En 1845.	40,8	36,1

A Francfort-sur-Mein, les décès selon les âges se répartissent ainsi, d'après M. de Neufville.

	PROPORTION SUR 1,000 DÉCÈS.	
AGE.	Populat. chrétienne.	Populat. juive.
De 1 à 4 ans.	24,1	12,9
5 à 9	2,3	0,4
10 à 14	1,1	1,5
15 à 19	3,4	3,0
20 à 24	6,2	4,2
25 à 29	6,2	4,6
30 à 34	4,8	3,4
35 à 39	5,8	6,1
40 à 44	5,4	4,6
45 à 49	5,6	5,3
50 à 54	4,6	3,8
55 à 59	5,7	6,1
60 à 64	5,4	9,5
65 à 69	6,0	2,7
70 à 74	6,4	11,4
75 à 79	4,3	9,1
80 à 84	2,6	5,0
85 à 89	0,9	1,5
90 à 94	0,16	0,4
95 à 100	0,04)
	<hr/>	<hr/>
	100,00	100,00

On trouve dans la même ville que :

	Parmi les chrétiens.		Parmi les juifs.	
Le quart des décès s'est effectué à	6 ans 11 mois,		à 28 ans 3 mois.	
La moitié des décès	36	6	53	1
Les trois quarts des décès	59	10	71	0

L'accroissement de la population juive est à celui de la population indigène :

En Hollande	comme	2 à 1
En Prusse et dans la Bavière rhénane	»	3 à 1
En Suisse	»	4 à 1
En Algérie	»	7 à 1

D'après M. Hallez, on comptait en France¹ :

En 1808	46,663 juifs.
En 1845	60,000

Or, d'après le recensement de 1851, la population juive de la France s'élevait à 73,975 individus. Si les chiffres de M. Hallez sont exacts, la population juive aurait presque doublé depuis 1808, tandis que la population française qui, d'après le recensement de 1806, était de 29,107,425 habitants, n'en comptait, en 1851, pas même 36 millions.

Le tableau suivant peut donner une idée de la rapidité avec laquelle s'est accrue la population juive dans divers États :

DÉSIGNATION des contrées.	ÉPOQUES.	NOMBRE des juifs.	DÉSIGNATION des contrées.	ÉPOQUES.	NOMBRE des juifs.
Belgique	1829	781	Autriche	1846	749,851
	1846	1,336		1851	853,304
Hollande	1830	45,482	Hongrie	1858	1,040,570
	1840	51,138		1785	75,089
	1850	58,541		1805	127,816
	1860	64,000		1840	241,632
France ²	1808	46,663	Pesth (ville)	1846	263,030
	1845	60,000		1848	292,000
	1851	73,975		1840	7,771
Pologne ³	1850	554,984	Algérie	1843	12,800
	1858	571,678		1846	14,320
	1803	1,267		1848	16,512
Suisse	1837	1,360	Guyane hollandaise	1849	19,028
	1850	3,146		1851	21,048
	1814	9,951		1841	1,324
Bavière rhénane	1829	13,937	Ile de Crète ⁴	1848	1,500
	1835	14,428		1780	300
	1822	145,000		1814	450
Prusse (Roy. de)	1840	195,000		1860	1,000
	1849	218,000			
	1858	242,416			

CONCLUSIONS. De l'ensemble des faits qui précèdent, nous déduisons les conclusions générales suivantes :

1^o Il n'est nullement prouvé que les diverses races humaines soient cosmopolites, comme on l'avait cru jusqu'ici, et un grand nombre de faits tendent même à établir le contraire.

2^o Il n'est pas démontré que l'Européen, à l'état d'agriculteur, puisse se perpétuer dans les pays chauds de l'hémisphère nord.

3^o L'acclimatation de l'Européen semble s'effectuer avec beaucoup moins de difficulté dans un très-grand nombre de localités situées dans les régions chaudes et même tropicales de l'hémisphère sud.

1. *Des Juifs en France*. Paris, 1845, in-8°.

2. Hallez, *Des Juifs en France*; p. 241.

3. Kolb, *Handbuch der vergleichenden Statistik*. Leipzig, 1860.

4. *Revue de l'Orient*, février 1860.

4° L'Européen supporte beaucoup mieux les migrations dans les pays froids que les migrations dans les pays chauds.

5° La race nègre paraît ne pas s'acclimater dans le midi de l'Europe, ni même dans le nord de l'Afrique, où elle ne se maintient que par des immigrations incessantes.

6° Il n'est pas démontré que la race nègre puisse se perpétuer dans les Antilles anglaises et françaises, à Bourbon, à Maurice et dans l'île de Ceylan, bien que ces îles soient situées entre les tropiques.

7° La race nègre paraît s'acclimater dans les provinces du Sud des États-Unis d'Amérique.

8° Dans les provinces du Nord des États-Unis d'Amérique, la race nègre dépérit, en même temps qu'elle y fournit un énorme tribut à l'aliénation mentale.

9° La race juive s'acclimata et se perpétue dans tous les pays.

10° La race juive obéit à des lois de naissance, de maladies et de mortalité, complètement différentes de celles auxquelles sont soumises les autres populations au milieu desquelles elle vit.

M. LEGOYT : Les faits si intéressants, si curieux, que vient de mettre en lumière notre honorable collègue, en ce qui concerne certaines immunités de la nation juive, sont entièrement conformes à ceux que j'ai personnellement recueillis sur le même sujet. Depuis quelques années, le Bureau de la statistique générale de France reçoit, sur le mouvement de la population israélite française, des documents qui, quoique imparfaits encore sur certains points, lui attribuent déjà, avec une certaine persistance, des avantages marqués au point de vue d'une moindre mortalité, d'une plus longue durée de la vie et d'un plus petit nombre de naissances naturelles.

Ces avantages, ou du moins celui d'une moindre mortalité peut sans doute avoir sa cause principale dans une influence de race; mais on peut encore en chercher l'explication, au moins partielle, dans certaines conditions d'existence qui sont particulières aux israélites.

En général les juifs, au moins les juifs français, vivent dans une sorte d'aisance relative. Doués d'une activité extraordinaire et d'une intelligence toute spéciale des affaires, ils ne tardent à se créer des moyens d'existence. L'aumône est d'ailleurs l'une de leurs qualités distinctives, et leurs pauvres, toujours en petit nombre, sont très-libéralement secourus. A ce point de vue, ils sont moins soumis que la nation au sein de laquelle ils vivent, aux funestes influences de la misère.

J'ai été surtout frappé de la faible mortalité de leurs enfants, et je serais assez disposé à l'expliquer par ce fait qu'ils exercent en général des professions peu fatigantes. On sait, en effet, que les juifs appartiennent presque tous au commerce, fort peu à l'industrie, en plus petit nombre encore à l'agriculture. Les mères de famille, par suite de leur état sédentaire, ne sont donc pas exposées, pendant la gestation et l'allaitement, aux accidents et aux maladies que déterminent les labeurs du travail industriel et agricole. Par cette raison, d'une part, leurs enfants viennent au monde dans des conditions de vitalité très-favorables, et c'est ce que prouverait au besoin le petit nombre des morts-nés; de l'autre, ils résistent mieux aux crises du premier âge. Enfin, par suite d'une tendresse, d'une sollicitude tout à fait extraordinaires pour leurs nouveaux-nés, les mères juives ne les confient que très-rarement à des nourrices étrangères; or, on sait les heureux résultats de l'allaitement maternel pour la santé de l'enfant.

Au surplus, cette influence d'une profession relativement peu fatigante sur la durée de la vie chez les juifs avait déjà été remarquée par le savant Hoffmann, prédécesseur de feu M. Dieterici dans la direction du bureau de statistique de Berlin. En constatant, comme nous, la moindre mortalité des enfants israélites, il n'hésitait pas à l'attribuer, d'abord aux grandes précautions des mères pour éviter les fatigues ou les accidents de nature à porter atteinte à la santé de leur fruit, puis aux soins extraordinaires dont elles entourent leurs jeunes enfants. Ces précautions et ces soins, ajoute-t-il, trouvent des facilités particulières dans cette circonstance que la femme

juive est beaucoup plus sédentaire, beaucoup plus occupée dans l'intérieur de la maison que la femme chrétienne.

Si la profession est une cause d'immunité pour les enfants, elle doit l'être également pour les parents, et, pour moi, j'estime que la profession commerciale est incomparablement moins pénible, moins fatigante, moins funeste pour la santé que la vie industrielle, que le travail en commun dans la manufacture.

Quant au petit nombre de naissances naturelles chez les juifs, je serais tenté d'y voir l'effet d'abord de cette aisance générale dont j'ai déjà parlé, la misère étant peut-être la cause la plus active de la séduction; puis du sentiment religieux encore très-vif chez eux; enfin de l'âge peu avancé auquel ils se marient.

M. NICOLAS : Les juifs ont une hygiène toute particulière que je crois de nature à exercer une heureuse influence sur leur santé. Les soins avec lesquels leurs mets sont préparés, les précautions toutes particulières qu'ils prennent pour ne manger que des viandes parfaitement saines, leur abstention de certains mets d'une digestion difficile; tous ces faits témoignent suffisamment que, chez eux, l'alimentation, qui joue le premier rôle dans la conservation de la santé, est conforme aux préceptes de l'hygiène la plus éclairée.

M. GUILLARD : Les savantes observations de M. Boudin confirment par des faits nouveaux les traits bien connus qui séparent la race juive des races caucasiques et obligent de la classer à part. Les hébreux d'aujourd'hui conservent en général, avec une étrange *tenacité*, peut-être moins les croyances que les pratiques de leurs ancêtres. Nous en avons la preuve à Paris même, où plusieurs institutious juives, ayant un grand nombre de maîtres, d'élèves et de serviteurs, ont une manière de vivre tellement chargée de prescriptions et de prohibitions singulières, qu'elle ne ressemble presque en rien à la nôtre, soit pour le choix des aliments, soit pour la manière de les préparer, de les mesurer et de les prendre.

Les influences diverses qui modifient la durée de la vie n'ont pas encore été bien démêlées, et c'est une des recherches les plus intéressantes de la statistique humaine. Mais, dès aujourd'hui, il est impossible de nier *l'influence de la race*. Parmi les nombreux exemples que l'on en connaît, je rappellerai seulement les tableaux publiés par le secrétaire ministériel Hain¹. D'après ces documents, les divers peuples qui vivent sous le sceptre de l'Autriche se classent naturellement, selon la décroissance marquée de leur vie moyenne, comme il suit :

Allemands	environ 32 ans. ¹	Italiens	23 ans.
Slovaques	30 —	Polonais	22 —
Serbes	29 —	Ruthènes	21 —
Croates	27 —	Moldaves	20 —
Czèches et Moraves	25 —		

Notre France elle-même, si une, si compacte, si indivisible, garde encore tellement distincts les traits des races qui la composent que, comme on reconnaît à la vue et au langage un Normand, un Breton, un Arverne, un Aquitain, même un Ligure, de même nos grandes statistiques, déjà très-précises en ce point, témoignent d'une différence de vie moyenne entre les diverses provinces qui, de 48 ans, descend jusqu'à 30 et au-dessous (Gard, Hérault, Pyrénées-Orientales).

Mais la race juive ne formant qu'une très-petite fraction des nations diverses chez lesquelles elle est semée, il faut toujours se souvenir, dans les calculs que l'on fait sur elle, du mirage décevant qui est le propre des *petits nombres*. On ne doit qu'avec beaucoup de défiance les confronter aux grands nombres, qui seuls (sous le bénéfice des périodes et des moyennes) ont le privilège de la vérité démontrée. Il y a beaucoup d'exemples en démographie de ces comparaisons où les petits nombres s'arrogent un avantage qui, tantôt n'est qu'usurpé, tantôt est vrai comme fait particulier ou exceptionnel dont on ne peut tirer une conclusion générale. Ainsi, puisqu'on a parlé de naissances illégitimes, les relevés officiels prussiens font voir qu'en Poméranie les catholiques, qui dominent dans cette province, ont de ces naissances

1. Hain, *Handbuch Stat., Oesterreich, 2ter Abschnitt.*

une proportion beaucoup plus forte que les protestants, tandis que, dans la province peu catholique de Brandebourg, cette proportion, très-grande pour les protestants, décroît précisément comme les nombres relatifs des divers religieux¹ :

Protestants	9	illégitimes pour 100 naissances (N 0.09);
Catholiques	6	— — (N 0.06);
Juifs	2	— — (N 0.02);
Mennonites	1,5	— — (N 0.015).

M. Boudin assure que l'immigration des hommes, qui échoue complètement quand elle remonte du nord au sud, peut réussir quand elle descend en sens contraire. Je me tais sur la première partie de sa proposition; mais je puis appuyer la deuxième par l'un des résultats généraux de la statistique humaine: c'est que, toutes autres conditions égales, les pays du nord (dans notre hémisphère), paraissent plus favorables à la prolongation de la vie que ceux du midi. Ce fait résulte très-clairement des documents officiels.²

En ce qui concerne la France, le chiffre de sa vie moyenne, qui dépasse 36 dans la période 1846-50, la met en quelque sorte hors de concours, soit que la supériorité de ce chiffre tiende à celle de ses races, ou à ses belles conditions sociales, soit que la bonne tenue de son état civil donne plus d'exactitude à cette branche de sa statistique officielle.

M. HORN : Les faits articulés par M. le docteur Boudin ne sont pas particuliers aux juifs; on les constate également dans les pays où l'on trouve une minorité protestante à côté d'une majorité catholique. Plusieurs contrées de l'Allemagne du Sud, par exemple, se trouvent dans ce cas, et presque partout où ce cas se produit, la statistique fait ressortir, pour la minorité protestante, des proportions démographiques plus favorables que pour la majorité catholique. Sans vouloir rechercher, ce qui me conduirait trop loin, des causes de ce fait, je veux seulement en conclure qu'on ne saurait considérer la différence des races comme cause principale de l'intéressant phénomène signalé par M. Boudin, puisque cette différence n'existe pas entre catholiques et protestants. Il s'explique plutôt par la différence des mœurs dont l'influence sur la vie de la population est incontestable et se manifeste à tous les instants.

Si réellement, comme l'affirme M. Guillard, les conditions démographiques sont plus favorables aux minorités, quelles qu'elles soient, ce serait une preuve de plus que la race ou même le climat n'ont rien ou presque rien à voir dans ce phénomène, et qu'il faut surtout en chercher les causes dans les mœurs. Cette observation s'applique surtout au petit nombre des décès et des naissances illégitimes comparativement à l'ensemble de la population. On conçoit, en effet, que les minorités, parce que minorités, se trouvant plus exposées, ayant devant elles une majorité qui n'est pas toujours bienveillante, soient amenées à mieux s'observer, à se surveiller plus rigoureusement. De là, par exemple, cette sainteté du lien de la famille et cette sobriété dans l'usage des boissons alcooliques, qui comptent au premier rang des particularités distinctives de la population juive. Or, quiconque connaît la fatale influence

1. Tabellen, relevés officiels de 1816 à 1849.

2.	PAYS.	PÉRIODES.	VIE moyenne.
	Suède	1846-1850	31. 40 (Tab. Com. Berättelse).
	Danemark	1845-1849	31. 20 (Tabelwerk, 1850).
	Belgique	1846-1850	33. 60 (Exposé sit. roy.).
	Hanovre	1848-1852	30. 50 (Teilkampf, Verhältn.).
	Angleterre	1846-1850	29. 40 (Reg. gen. Rep. 10th Dec. 1855.)
	Bavière	1846-1850	27. 85 (Beiträge).
	Prusse	1846-1850	25. 75 (Tabellen).
	Saxe royale	1846-1850	24. 25 (Statist. Mittheil. II).
	Bohème	1841-1845	24. 50 (Hain, Handbuch).
	Lombardie	1841-1845	23. (Hain, Handb.).
	Naples	1821-1824	23. (D'Ivernois, Bibl. univ.).
	Iles Açores	1838-1841	23. (Reg. gen. 6th Rep.).
	Ile Madère	1838-1841	19. " "

que l'intempérance dans les jouissances sexuelles et dans les consommations alcooliques exerce sur la constitution physique d'une population, trouverait déjà, dans les deux qualités que nous venons de signaler (et qui, par la nature des choses, se trouvent plus ou moins chez toutes les *minorités*), une explication suffisante des conditions démographiques si favorables aux juifs. Par contre, je ne saurais voir dans le fait allégué par M. Legoyt une des causes explicatives du phénomène qui nous occupe. Si la population juive était encore plus adonnée au commerce et à l'industrie qu'à l'agriculture, il faudrait voir dans ce fait une circonstance très-défavorable pour elle; il est certain, en effet, que le travail des champs donne la santé et prolonge la vie, tandis qu'il en est tout autrement du commerce, surtout quand on se rend compte de la manière dont il est fait par la classe pauvre. Si, malgré cela, la mortalité est moindre chez la population israélite, il faut que l'influence nuisible des occupations prédominantes soit, elle aussi, combattue par les influences bienfaisantes dont nous venons de parler.

Je ne veux pas entrer dans le fond de la question, à savoir, si, sous le rapport démographique, on peut encore aujourd'hui regarder les juifs comme une *race* particulière, surtout dans les pays, où, presque à tous les égards, ils sont plus ou moins fusionnés avec la population chrétienne; mais j'estime qu'il faut en général se garder d'exagérer l'action que la différence des races peut exercer sur le mouvement de la population. Un ouvrage récent de M. Wappæus contient à ce sujet des chiffres et des aperçus très-curieux et parfois décisifs. Sans adhérer tout à fait à l'opinion peut-être trop absolue du savant professeur de Göttingue, je crois pourtant que, dans la démographie aussi, il faut maintenir comme axiôme suprême que toute société est, de même que l'individu, *sux fortunæ faber*; que le développement heureux ou malheureux des populations dépend surtout et avant tout d'elles-mêmes; que s'il y a des influences perturbatrices plus ou moins fortes (qui pourrait en contester l'existence?), il y a chez l'individu et chez la société en général une puissance supérieure qui peut tantôt en paralyser, tantôt en amortir le choc. Cette puissance suprême, c'est la volonté intelligente et morale de l'homme, de la société.

M. LE D^r BERTILLON : J'appuie les observations de M. Guillard et de M. Horn. Je pense que la race juive doit une partie de la supériorité actuelle de sa longévité et à son infériorité numérique et à l'espèce d'ostracisme dont cette malheureuse race a été si longtemps victime. L'influence d'une si longue adversité a développé chez elle plusieurs qualités dont d'ailleurs le peuple juif s'est montré doué dès l'origine : un esprit de fraternité très-vif, mais très-exclusif à sa race; une habileté spéciale pour les affaires et le négoce; aptitude que d'autres *Sémites*, les Tyriens et les Carthaginois, ont également poussée très-loin. Ainsi armés, forts de ces deux qualités, et invités tout à coup, par les conquêtes du grand dix-huitième siècle, à prendre une part égale dans cette société dont ils n'avaient eu à supporter jusque-là que les persécutions, les juifs se sont naturellement trouvés supérieurs dans la grande lutte de concurrence qui a été le résultat de l'émancipation du travail, et les premiers, surtout dans une société dont les rouages économiques sont tels, que la première place, je veux dire le plus gros profit, est assuré à l'échange bien plutôt qu'à l'invention et à la production. Il en est résulté que, presque partout, cette petite société qui vit et trafique dans la grande, a conquis des positions de fortune relativement supérieures, a offert beaucoup moins de paupérisme et beaucoup plus d'aisance. Cette même position sociale a contribué aussi à soutenir leur moralité; toujours en petit nombre, ils se connaissent, ils se secourent et aussi ils se surveillent mutuellement. D'un autre côté, ils ne peuvent oublier qu'ils sont en face, en vue d'une société encore hostile, qui ne demande qu'à les surprendre en faute. Ainsi l'amitié et la haine leur est à profit, et partout nous les voyons en effet jouir d'une aisance et d'une moralité (il faudrait peut-être dire d'une hygiène) supérieures. Or, nous connaissons l'immense influence de ces deux conditions sur la vitalité; la statistique elle-même nous l'a bien des fois démontré.

Je crois que l'on peut également se rendre compte, jusqu'à un certain point, de la grande facilité avec laquelle la race juive s'acclimate dans différentes contrées. En effet, il ressort des recherches si persévérantes et si intéressantes du docteur

Boudin, que l'acclimatation est plus facile : 1^o pour les habitants du Midi qui se déplacent vers le Nord que pour ceux du Nord allant au Midi; 2^o pour les colons qui de l'hémisphère boréal se rendent dans l'hémisphère austral.

Or, il importe de remarquer que le juif, qui appartient à la race sémitique, race originaire de l'Arabie et ayant habité originairement l'Afrique, ne saurait se trouver, quand elle émigre, que dans les conditions signalées comme les meilleures. Ainsi, lorsque le docteur Boudin constate que le juif prospère sur la terre d'Algérie, si inhospitalière pour nous, nous le comprenons sans peine. Le Sémite, en effet, est en quelque sorte chez lui, puisque, dès l'origine, il a vécu ou s'est retrempé sur le sol africain. Maintenant, s'il émigre, où peut-il aller ? S'il se rend en Europe, il va du Sud au Nord; sinon, il passe dans l'hémisphère austral. Ainsi toujours, ainsi partout, par le fait de son point de départ, il se trouve dans une des deux et souvent dans les deux conditions signalées comme les plus favorables par M. Boudin.

Cependant je ne pense pas que cet ensemble de circonstances suffise pour rendre compte des immunités de cette race. Il importe de faire remarquer, à ce sujet, qu'elle se distingue par quelques caractères physiques, peu accentués il est vrai, mais excessivement persistants; par des caractères psychologiques beaucoup plus tranchés; mais surtout par des caractères particuliers que la linguistique (cette science des langues comparées qui, sans parti pris, sans souci de tels ou tels préjugés, n'a d'autre but que la découverte de la vérité), que la linguistique, dis-je, a mis en lumière. Elle a établi, en effet, que les langues sémitiques (arabe, hébreu, etc.), sont, par leurs racines, par leur grammaire, par leur génie, par la constitution même de leurs sons primitifs, sans aucun rapport avec la famille des langues ariennes ou indo-européennes (sanscrit, persan, greco-latin, slave, kimrique et celtique). Il paraît ainsi bien constant que, par son origine, la race juive s'éloigne beaucoup plus de la race indo-européenne que ne pourraient le faire supposer ses caractères purement physiques. Par conséquent, on doit moins s'étonner que ses traits distinctifs se poursuivent jusque dans la physiologie et la pathologie. Il nous paraît, en effet, que si quelques-uns des milieux où se trouve actuellement la race juive, lui sont favorables, ils n'expliquent pourtant pas suffisamment les énormes différences constatées partout et à son profit, dans la mortalité comparée. Je pense donc qu'à côté de ces conditions favorables, dont quelques-unes d'ailleurs sont le fait même des qualités de tout temps caractéristiques de la race juive, il faut encore leur attribuer une force de constitution toute spéciale. La statistique des causes de décès, si elle était enfin mise en œuvre et publiée avec les détails suffisants, jetterait de grandes lumières sur ce sujet.

M. DUFAU : J'ai quelques doutes sur la valeur du mot *race* appliqué à la nation juive. Je serais tenté de croire qu'elle ne forme pas quelque chose de parfaitement homogène. On distingue, en effet, le juif allemand du juif portugais, et cette distinction semble indiquer une différence d'origine. D'un autre côté, rien de plus différent à tous les points de vue que le juif d'Orient et le juif d'Europe. Pour ce dernier, je crois qu'il s'est tellement mélangé avec les populations chrétiennes au sein desquelles il vit depuis tant de siècles, que je serais assez disposé à contester, en ce qui le concerne, l'existence d'une influence de race. Les particularités biologiques qui viennent d'être signalées sont sans doute très-intéressantes; mais je crains qu'elles ne soient pas appuyées de faits assez nombreux pour avoir le caractère d'une observation parfaitement exacte.

M. LE HIR : Ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu M. le docteur Boudin affirmer le fait d'un accroissement incessant de la population chez les juifs, surtout d'un accroissement plus rapide, toutes choses égales d'ailleurs, que chez les nations chrétiennes; je m'étais toujours figuré, au contraire, que sous le coup des persécutions dont elle a été si longtemps l'objet en Europe et ailleurs, leur race avait obéi à un mouvement de décadence marqué et continu. J'ai d'ailleurs entendu dire par les hommes les plus compétents que les dénombrements par culte, d'une part, sont en très-petit nombre en Europe; de l'autre, ne présentent pas toutes les garanties d'exactitude désirables. Par suite, les documents recueillis sur les juifs pourraient

bien ne pas mériter une entière confiance. Ce qui me paraît presque certain, c'est qu'ils étaient beaucoup plus nombreux autrefois, c'est-à-dire, sous la domination romaine que de nos jours.

M. Boudin : Parmi les observations qui viennent d'être présentées, les unes confirment mes propositions, les autres tendent à les combattre. J'accepte les premières, et je vais démontrer que les secondes ne résistent point à une analyse sérieuse.

1° En faveur de la prétendue réussite des migrations du Nord au Sud, on cite les migrations anciennes des peuples du Nord. Ces migrations ne tendent qu'à confirmer ma thèse, puisque les descendants des immigrants ont pour ainsi dire disparu des contrées méridionales envahies par leurs ancêtres. Ainsi, on ne retrouve en Algérie ni descendants de Romains, ni descendants de Vandales. En Égypte, jamais les Européens ne sont parvenus à perpétuer leur race depuis plus de 2000 ans.

2° On demande comment on pourrait concilier avec l'accroissement exceptionnellement rapide de la population juive, le petit nombre des juifs d'aujourd'hui comparé à leur prétendu grand nombre d'autrefois. Leur accroissement exceptionnellement rapide est un *fait* que j'appuie sur les recensements officiels; quant au nombre des juifs dans l'antiquité, rien ne démontre qu'il ait jamais atteint le chiffre actuel. Ajoutons que la destruction de plus d'un million de juifs au siège de Jérusalem, leur extermination réitérée, et sur une très-large échelle au moyen âge, enfin leur misère, auraient dû en diminuer le nombre, tandis que ce dernier n'a pas cessé de s'accroître.

3° On a parlé aussi du nombre toujours plus faible des pauvres chez les juifs. Le seul document capable d'éclairer ce problème est peut-être le travail de M. Reboul-Deneyrol sur le *Paupérisme dans le Bas-Rhin*. Or ce document prouve que la *proportion* des pauvres est près de 50 p. 100 plus élevée parmi les juifs que parmi les catholiques de ce département, nouvelle infraction à la prétendue *loi des petits nombres*. Enfin, M. Bertillon, tout en admettant notre cosmopolitisme du juif, incline à l'attribuer *au lieu de sa provenance*. S'il veut dire que le cosmopolitisme est commun au juif avec tous les peuples sémitiques, une telle hypothèse est jusqu'ici complètement dénuée de preuves. MM. Guillard et Bertillon admettent avec moi une *race* juive; M. Horn la croit, dans certains pays, *fusionnée* avec les populations chrétiennes, ce qui ne se concilierait peut-être pas avec la *sainteté de la famille* juive invoquée précédemment. Pour moi, la fusion n'existe nulle part. Il y a quelques alliances individuelles; mais, comme race, le juif est *incroisé et incroisable*. M. Dufau éprouve des doutes au sujet du mot *race*, appliqué à ce qu'il appelle la *nation juive*. Je m'en tiens au mot *race*, consacré par l'usage et par la science, et je repousse le mot de *nation juive*, précisément parce que les juifs ne constituent nulle part nation, pas plus que les Bohémiens ne forment une *nation bohémienne*. M. Dufau croit à une origine distincte des juifs allemands et portugais. On pourrait, au même titre, admettre une origine distincte entre les Franco-Canadiens et les Français des Antilles.

4° M. Horn a cherché à établir que les différences de mortalité que nous avons invoquées, sont pure affaire de bien-être, non de race ni de climat. J'ai peine à comprendre que l'on vienne parler de bien-être en présence des faits que j'ai produits. Les Français du midi, les Espagnols, les Italiens qui résistaient en 1812 au froid rigoureux de la Russie, avaient-ils donc plus de bien-être que les Russes, les Prussiens, les Hollandais et les Français du nord, qui, eux, succombaient dans une *énorme* proportion?

MM. Horn et Bertillon parlent de *moralité supérieure*. Mais, depuis quand donc la moralité du juif l'emporte-t-elle sur celle du chrétien? Ce serait là un fait assez nouveau pour mériter au moins un semblant de démonstration.

MM. Horn, Guillard et Bertillon invoquent la prétendue tendance des groupes moins nombreux à s'observer davantage. Eh bien, il fut un temps en Algérie où les juifs étaient beaucoup plus nombreux que les Français; d'après l'hypothèse invoquée, ces derniers auraient dû éprouver une mortalité inférieure à celle des juifs;

or, pareille chose ne s'est jamais vue. Sur la côte d'Afrique, à Sierra-Léone, l'effectif des troupes anglaises a toujours été beaucoup plus faible que celui des troupes nègres. Contrairement à l'hypothèse invoquée, la mortalité des nègres atteignait à peine 30 décès sur 1000 hommes, alors que celle des Anglais dépassait 450 décès sur 1000. Par contre, à Gibraltar, la perte des troupes nègres dépassa en 1817 et 1818, 60 décès sur 1000 hommes, alors que la garnison anglaise, beaucoup plus nombreuse, ne perdait pas même 20 hommes sur 1000. Ne perdons pas de vue que la solde, et partant le bien-être sont identiques dans les éléments que nous comparons.

M. Horn nie l'influence de la race et du climat en s'appuyant de l'opinion de M. Wappæus.

Nous ne voyons trop, quand il s'agit de FAITS et de chiffres, ce que pourrait prouver une OPINION d'outre-Rhin, si savante qu'elle fût. Mais, il y a plus, M. Wappæus dit précisément le contraire de ce que lui fait dire M. Horn, et pour qu'il ne reste aucun doute sur ce point, citons textuellement : « Quant à savoir, dit cet auteur, si la différence de race exerce sur la mortalité une influence décisive, *on ne saurait le démontrer* d'après les documents dont on dispose aujourd'hui.... Cette question « d'ailleurs ne sera point examinée ici. » (Page 195.)

Ainsi donc, non seulement M. Wappæus n'a point démontré, comme le suppose gratuitement M. Horn, la non-influence des races sur la différence de mortalité; mais il déclare de la manière la plus explicite qu'il ne s'en occupera pas.

Enfin M. Horn nie aussi l'influence des climats; ici il aurait pu s'appuyer de l'opinion non-seulement de M. Wappæus, mais même de celle de Süssmilch cité par cet auteur (voir *Die Bevölkerungs-Statistik*, page 217).

Nous allons prouver que, sur ce point, Süssmilch et M. Wappæus se sont gravement trompés et M. Horn avec eux.

La France entretient, dans divers climats, des troupes recrutées d'une manière identique.

Voyons les résultats obtenus :

	DÉCÈS ANNUELS sur 1000 hommes.
Martinique	91,9.
Guadeloupe	91,1.
Guyane	90,8.
Sénégal	106,1.
Algérie.	77,8.
Réunion	17,2.
Taïti	10,1.

Ainsi, voilà des troupes, identiques sous le rapport de la nationalité, de la composition et du bien-être, et dont les pertes varient cependant de 10 à 106 suivant les climats. Et les climats seraient étrangers à de telles différences! Non, l'individu n'est point, comme on le prétend, *sux fortunæ faber*.

Mêmes observations pour l'armée anglaise. Ses pertes, qui sont de 7 sur 1000 à Van Diemen, de 9 à la Nouvelle Zélande, s'élèvent

à Hong-Kong à 285 sur 1000

à Sierra-Leone à 483 sur 1000.

A quelle influence donc attribuer de telles différences, si ce n'est à celle du climat? Évidemment Süssmilch était bien mal inspiré lorsqu'il niait cette influence. Il est vrai que les documents lui faisaient défaut; c'eût été un motif pour s'abstenir; quant aux statisticiens modernes, ils ne seraient plus excusables de soutenir aujourd'hui une pareille hypothèse.

Je terminerai en empruntant à mon *Traité de Géographie et de Statistique médicales* quelques faits pour mettre hors de contestation l'influence de la race.

L'Angleterre entretient, sur divers points du globe, des troupes de diverses races; voyons les résultats obtenus.

Voici d'abord les pertes constatées dans l'Inde pendant une période de 20 années, de 1825 à 1844. (Nombre de décès pour 1000 hommes.)

	Troupes anglaises.	Cipayes.
Province de Bombay.	50,7	12,9.
— du Bengale.	73,8	17,9.
— de Madras	38,4	20,9.

Aux Antilles les pertes ont été de 1817 à 1836 :
 de 80 sur 1000 pour les troupes anglaises,
 de 40 sur 1000 pour les troupes nègres.

Enfin, dans l'île de Ceylan, nous trouvons des troupes de 5 races différentes et, pour chaque race, une mortalité différente; ainsi :

Troupes cipayes	12 décès annuels sur 1000 hommes.	
Troupes recrutées à Ceylan .	23.	—
Troupes malaises.	24.	—
Troupes nègres.	50.	—
Troupes anglaises	69.	—

Nous avons, dans ce dernier exemple, identité d'âge et de sexe, identité de solde et de bien-être, identité de climat; à quelle influence attribuera-t-on la différence de mortalité si ce n'est à celle de la race?

Il est regrettable que des chiffres si concluants aient été ignorés de M. Wappæus. Le savant professeur n'eût certainement pas affirmé, s'il les eût connus, que les faits manquaient pour la solution du problème de l'influence de la race.

Je me résume, et je dis que les climats et les races exercent sur la mortalité une influence prodigieuse et qui l'emporte de beaucoup sur l'influence du bien-être et celle des petits nombres, influences qui n'ont rien à voir dans la question du non-cosmopolitisme de l'homme.

